

JUNKPACE

LA VIE EN ROSE



Numéro 24
JUIN 2015
Gratuit

NOUVEL ÉVÉNEMENT !

SCALADA

STORIA

UN ÉVÉNEMENT EN PLEIN AIR,
GRATUIT ET UNIQUE EN EUROPE

L'ÉVÉNEMENT EN ANDORRE DU
CIRQUE DU SOLEIL®

Du 4 juillet au 1 août 2015

visitandorra.com

 Andorre

Sommaire

4 EN BREF

8 MUSIQUES

- THE GREAT OLD ONES & MONARCH
- VICIOUS SOUL
- RELÂCHE
- SO GOOD FESTIVAL
- EAGLES OF DEATH METAL
- EL CABRERO
- OFF !
- CASUARINA
- FOXYGEN
- SHANNON WRIGHT
- THEE OH SEES
- THE SOFT MOON

16 EXPOSITIONS

- ANDRÉE PUTMAN
- TRANSFERT
- MANUEL POMAR & CANDICE PÉTRILLO & FRÉDÉRIC LATHERRADE
- ACTU DES GALERIES

22 SCÈNES

- ÉCHAPPÉE BELLE
- CHAHUTS
- LA SAINT-MICHÉLOISE
- LA GRAND-RUE
- #PKNBX12

28 CINÉMA

- GUILLAUME RICHARD

34 LITTÉRATURE

36 ARCHITECTURE

40 GASTRONOMIE

42 CONVERSATION

- CÉLINE VILLARS & JEAN-PIERRE FOUBET

46 JEUNESSE



JUNKPAGE N°24

« TRANSFERT » © MXBX

Du samedi 27 juin au samedi 26 septembre

www.expotransfert.fr

Lire p. 17

Prochain numéro le 30 juin

Suivez JUNKPAGE en ligne [tumblr.](https://journaljunkpage.tumblr.com)
journaljunkpage.tumblr.com



D.R.



© Anthony Rojo

CABILLAUD

Depuis 1996, la Fête de la morue rappelle chaque année les liens indéfectibles entre Bègles et le commerce du noble poisson. Pour la 20^e édition, du 5 au 7 juin, l'événement ne sacrifie pas ses fondamentaux (omelette géante, atelier de cuisine, dictée maritime, apéritif du marin) tout en faisant la part belle aux concerts – Mayra Andrade, Thierry Chazelle et Lily Cros, O'queStrada, My AnT, Bignol Swing, Les Traîne-Savates, Karimouche, Bagad Ker Vourdel –, à la danse, ainsi qu'aux arts de la rue, pour transmettre l'héritage d'un précieux patrimoine local.

20^e Fête de la morue, du vendredi 5 au dimanche 7 juin, Bègles.
www.fetedelamorue.com



© AJAP 2014

BÂTI

Jusqu'au 26 juin, le 308 accueille « AJAP 2014 ». Tous les deux ans, cette exposition relaie la politique du ministère de la Culture et de la Communication en faveur des jeunes architectes et des paysagistes. La présente exposition distingue dix-huit équipes lauréates de moins de 35 ans dont le point commun est de se positionner par rapport au monde qui les entoure. Elles se rejoignent à travers une volonté d'expérimentation ayant pour priorité de trouver des solutions économiques et constructives adaptées à des programmes souvent ordinaires qu'elles transcendent.

« AJAP 2014 - Les Albums des jeunes architectes et paysagistes », jusqu'au vendredi 26 juin, le 308.
www.le308.com



Eric Becquet

EX-LIBRIS

Du 2 au 6 juin, c'est la 10^e édition de l'opération « L'Aquitaine se livre » ! Pour l'occasion, vingt-trois librairies indépendantes s'entourent d'éditeurs, d'auteurs et d'artistes et vous convient à fêter le livre en musique ou en paroles, pour les grands ou les plus petits, autour d'un verre ou d'un goûter, devant un spectacle ou au cours d'une discussion. D'Arcachon à Saint-André-de-Cubzac, de Soulac à Gradignan, en passant par Bordeaux, Cadillac et Talence, la Gironde n'est pas en reste. Concerts, performances, rencontres, expositions, ateliers jeune public...

L'Aquitaine se livre, du mardi 2 au samedi 6 juin.
www.librairiesatlantiques.com



Perayous - Fantasmagorie © Cie Fracas

FÉERIE

Samedi 13 juin, à partir de 19 h, au parc Chanteclerc de Talence, l'association Rock et Chanson célèbre ses 30 ans lors d'une soirée exceptionnelle, baptisée *Fantasmagorie*, entre magie et rock'n'roll. Au programme : Doudou Cissoko, Elephant Brass Band, The Dawn Project. Puis une armée de deux cents musiciens pour une création musicale spectaculaire (s'inspirant de la requalification du quartier) de l'équipe pédagogique, sous la direction artistique de la Cie Fracas, interprétée par les élèves de l'école, avec la participation de nombreux acteurs locaux.

Fantasmagorie, samedi 13 juin, 19 h, parc Chanteclerc, Talence.
www.rocketchanson.com



Kevin Morby © Amy Harrity

INDIE

Bassiste chez Woods, chanteur au sein de The Babies, Kevin Morby, auteur de deux belles échappées en solitaire (*Harlem River* en 2013, puis *Still Life* en 2014), fait désormais figure de « pilier » du label Woodsist. Sous les auspices conjugués des juvéniles efforts de Leonard Cohen et Bob Dylan, le natif de Lubbock, Texas, ne marche donc pas sur les traces de son prestigieux aîné Buddy Holly. Ce qui ne l'empêche pas de se fondre dans un décorum d'inspiration 60's qui fait le bonheur de l'international pop underground nouveau siècle.

Kevin Morby + Weyes Blood, lundi 8 juin, 20 h 30, Rock School Barbey.
www.rockschool-barbey.com



Moonrise Kingdom © Studio Canal

PELLICULES

La 23^e édition des CinéSites se déroule du 5 juin au 17 septembre. Depuis plus de vingt ans, le festival a pour vocation de valoriser le patrimoine architectural, culturel et social en organisant des projections cinématographiques en plein air. Découverte et évasion sont une nouvelle fois au rendez-vous dans cinq départements : la Gironde, les Pyrénées-Atlantiques, l'Indre, le Loir-et-Cher et la Charente-Maritime. Au programme : films d'animation, comédies musicales, films indépendants et succès d'hier et d'aujourd'hui. Avec ou sans Esquimau.

23^e festival CinéSites, du vendredi 5 juin au jeudi 17 septembre.
www.jeanvigo.com

FLORE

Jusqu'au 1^{er} novembre, le Jardin botanique accueille l'exposition photographique « Improbabilis, le végétal sous les obus ». Un coup de projecteur sur l'incroyable conquête de la nature sur le toit de la Base sous-marine, emblématique et énigmatique bâtiment bordelais. Sur l'initiative de Nicolas Deshais-Fernandez, paysagiste dplg et botaniste, Anthony Rojo a photographié la vie du toit pendant une année, à chaque saison. C'est une immersion totale qu'il propose entre structure architecturale, lumière atypique et irréelle du lieu et force du végétal conquérant.

« Improbabilis, le végétal sous les obus », jusqu'au dimanche 1^{er} novembre, Jardin botanique de Bordeaux.



© Romain Carreau

MÉMOIRE

Dans le cadre de la 3^e édition du 6X9 (6 photographes exposent 9 photographies pendant deux mois), le Labo Photo présente le travail de Romain Carreau. Originaire du Bordelais, auteur de la série *Tanger, la fiancée du Nord*, Romain Carreau a étudié la photographie à l'ETPA, à Toulouse, entre 2004 et 2007. Lauréat du prix Mark Grosset au festival des Promenades photographiques de Vendôme en 2008, il entame, à cette période, un travail au long cours sur ses liens étroits avec la terre, la vigne et son grand-père, ancien vigneron à Blaye.

« Memento », Romain Carreau, jusqu'au vendredi 10 juillet, Fabrique Pola.
www.lalabophoto.fr



cl Jean-Christophe Garcia

PATRIMOINE

Dans le cadre du cycle dédié aux collections d'arts décoratifs et de design, le musée des Arts décoratifs et du Design invite Laurence et Jacques Darrigade à présenter leur remarquable collection de céramiques de Vieillard, soit quelque 650 pièces qui, pour la première fois, seront exposées au sein d'une institution. Depuis près de vingt-cinq ans, le couple poursuit, en effet, le rêve un peu fou de constituer un ensemble de faïences fines et de porcelaines qui soit un miroir de ce que la manufacture Vieillard a produit au XIX^e siècle.

« **De David Johnston à Jules Vieillard - L'ivresse Darrigade** »

jusqu'au lundi 21 septembre, musée des Arts décoratifs et du Design. www.bordeaux.fr



© Thomas Fersen

VF

Organisé par la ville du Haillan, en partenariat avec Bordeaux Chanson, Musiques de Nuit et Voix du Sud, Le Haillan chanté est un festival tout public proposant une programmation alternant artistes émergents ou déjà confirmés. Au menu de cette 6^e édition : Thomas Fersen (en piano solo), Alexis HK pour un tour de chant consacré à Brassens, Barcella, Melissmell, Presque Oui, Daguerre/Eddy La Gooyatsh/Pierre C. (pour une partie à trois), Évelyne Gallet, Souleymane Diamanka, M Le Méchant (pour le versant jeune public), Thierry Stremler et Benoît Doremus.

Le Haillan chanté, du mercredi 10 au dimanche 14 juin, L'Entrepôt et le Théâtre de verdure, Le Haillan. www.ville-lehaillan.fr



D.R.

DÉMIURGIE

Les dessins à l'encre de chine de Flavien Bayeurte-Palermo expriment une vision dense mais lumineuse d'un monde fait d'aventures, de créations et d'inventions technologiques. Depuis deux ans, il voyage d'escale en escale, des grands espaces du Sud-Ouest de la France jusqu'aux ruelles étriquées de Venise. À travers ses errances exigeantes, il a développé un instinct rigoureux, une vision moderniste. Dans son dessin, on découvre la justesse et la précision d'un trait aiguisé comme des lames tendues pour le contraste, l'alignement et la rupture.

« **Topic Fiction** », Flavien Bayeurte-Palermo, du samedi 6 juin au mercredi 8 juillet, Espace La Croix-Davids, Bourg-sur-Gironde.

COMMANDO

Quarante kilomètres en deux jours avec bivouac nocturne, tel est le programme de la première randonnée périurbaine de la saison, organisée par Bruit du frigo. Ce parcours pédestre propose d'explorer le quadrant Sud/Sud-Est de la métropole bordelaise. Entre Pessac et Bègles, dans un paysage composite de forêts, de pavillonnaires anciens et en construction, de marais, de grands ensembles et de délaissés. Puis une traversée des coteaux de Bouliac, Floirac et Cenon. Longue et exigeante, elle s'adresse aux marcheurs en bonne condition physique. Inscription obligatoire !

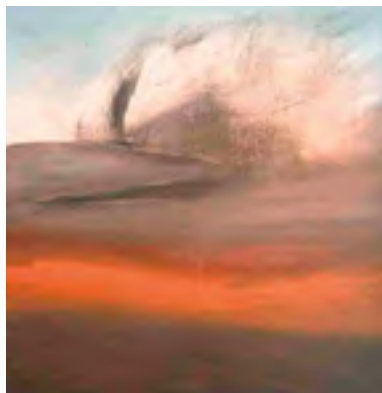
Randonnée périurbaine n° 1, du samedi au dimanche 7 juin. www.bruitdufrigo.com



SPAGHETTI

Au pays des mickeys, on peut désormais compter sur Marion Duclos, dont le récent *Victor & Clint*, édité chez La Boîte à Bulles, narre les aventures d'un jeune garçon à l'imagination fertile se transformant en « Clint » dès qu'il se coiffe de son Stetson. Ancienne étudiante de l'Esmi, la Bordelaise travaille essentiellement pour l'édition jeunesse (Casterman, Hatier et Fleurus) et participe à plusieurs collectifs et lectures dessinées. Elle bénéficie en 2012 d'une résidence à Bologne, au pays de Sergio Leone, où elle reprend l'histoire de *Victor & Clint*, son premier projet solo imaginé une année plus tôt.

Victor & Clint, Marion Duclos, La Boîte à Bulles.



© h. Uman

MATIÈRE

Jusqu'au 31 octobre, le château Paloumey présente une exposition consacrée à Manu Henrion dit h.Uman. Natif de Wépion, il a fait des études en arts graphiques puis a suivi des cours de peinture, entre 1998 et 2004, à l'Académie des Beaux-Arts de Namur, d'où il sort diplômé. Son travail sur la non-figuration et l'informel dégage une espèce de « fureur de vivre ». « *Ce n'est pas le réel, en fait, qui est envoûtant, mais la manière de le regarder, d'en faire une œuvre.* » Cette phrase de l'écrivain belge Michel Ducobu résume sa peinture : instinctive de l'instantané et captivante.

« **Terre et lumière** », h.Uman, jusqu'au samedi 31 octobre, château Paloumey, Ludon-Médoc. www.chateau-paloumey.com



Sweat Like An Ape

BAGNE

En huit ans, Jalles House Rock s'est imposé au titre des festivals girondins qui comptent, rencontrant une réelle adhésion du public. Cette année, du 3 au 4 juillet, le village rock accueille associations, labels indépendants, salles de concert, mais aussi créateurs, artistes et commerçants. Côté programmation : Ginger Spanking, Sweat Like An Ape, Boulenvrac, Sweat Baby Sweat, Hot Flowers, The Subways, Tiger Bell, I Am Un Chien, Natas Loes You, Tample, Ua Tea, Spudgun et le gagnant du tremplin JHR Scènes croisées (dont la finale se tient le 5 juin à L'Estran).

Jalles House Rock #8, du vendredi 3 au samedi 4 juillet, Saint-Médard-en-Jalles. www.jalleshouserock.fr



D.R.

PLAYA

Le 4 juin, l'I.Boat lance sa saison d'été avec l'inauguration de la Plage. C'est devant le bateau, toutes cales et ponts, eux aussi, ouverts au public, que la Plage ravira amateurs de musique, accros aux sports de glisse, mordus de cinéma et férus de *chill-out*. Côté cuisine, les BBQ Mix, finger food et formules burger agrémenteront Aperoboat, concerts « *unplugged* », DJ sets, rollers dancing et cinéma en plein air... Au menu : démonstrations de roller freestyle par Yohan Fort, quintuple champion du monde, et de BMX. DJ set et live acoustique.

La Plage de l'I.Boat, jeudi 4 juin, 19 h 30, I.Boat. www.iboat.eu



boesner

BEAUX-ARTS • ARTS GRAPHIQUES • SCULPTURE • ENCADREMENT

**GRAND
DESTOCKAGE!**
Attention quantité limitées...

les 5 et 6 juin

1^{er} arrivés, 1^{er} servis !

A l'occasion de la sortie prochaine du nouveau catalogue Boesner, nous destockons, nous liquidons, bref nous bradons nos fins de séries. Profitez de prix vraiment exceptionnels mais attention, il y a parfois très peu d'articles alors faites vite.

dès le 22 juin
NOUVEAU CATALOGUE

Venez découvrir le nouveau catalogue en magasin. Vous y découvrirez toutes les nouveautés au meilleur rapport qualité prix !

**Un magasin spécialisé
de 2000 m²**

BOESNER BORDEAUX - Galerie Tatry
170 cours du Médoc - 33 300 BORDEAUX
Tél. : 05 57 19 94 19 - bordeaux@boesner.fr
Parking couvert gratuit. www.boesner.fr



Thee Oh Sees © YINY WUXGA

Who the heck is John Dwyer ?
Non, c'est le leader de Thee Oh Sees, O'R, mais laquelle de ses mille facettes est la vraie ?

DON QUICHOTTE D'ORANGE COUNTY

Thee Oh Sees est flippant comme un groupe qui, fin 2013, annonce officiellement un hiatus de durée indéterminée et sort quand même un album quelques semaines plus tard. On prête souvent à son boss une personnalité difficile à cerner. Et, à vrai dire, c'est probable, puisqu'on n'en sait pas grand-chose.

À Bordeaux, on a la chance d'avoir Buzz, son tourneur depuis six ans avec U Turn. Au gré d'un café qui ne couvre que le « racontable », il décrit un musicien non pas difficile, mais qui appartient à une autre époque. Dwyer érige son groupe en cellule d'intervention de sauvetage de l'esprit rock originel, mais il n'y a pas ce frisson de la mission divine. Il est en fait conscient du droit élémentaire qu'a chaque groupe avant sa première répétition : la liberté totale de créer à l'infini, le droit de tromper l'ennui que serait de suivre une recette immuable définie sur le premier disque, le droit de ne pas avoir le top 50 en ligne de mire.

Il est hyperactif, déterminé. Il y a chez lui l'état d'esprit du Fugazi des débuts, l'intensité du label SST, et l'exigence pure du label Dischord de Ian MacKaye. L'esprit commando, le contrôle total de sa production. On lui reconnaît aisément la fibre d'un Roky Erikson 2.0. Ce refus du show-business en remettant sa création au centre du projet.

Une anecdote en particulier permet de comprendre pour de bon ce qu'il fait de Thee Oh Sees. Au festival Primavera Sound, à Barcelone, il saute depuis la scène pour aplatir le service de sécurité. Coups de guitare, furie cataclysmique. La raison : ils ont tapé un mineur qui essayait de monter sur scène. « Ma scène. Mon Show. Mon public. Que ces gars dégagent de là ou je plie bagage. » Un bon pedigree *old-school*. Presque un site archéologique où l'on découvrirait dans un surprenant état de conservation comment on faisait de la musique avant 1982.

Arnaud d'Armagnac

Thee Oh Sees + Ausmuteants + Yonatan Gat,
mardi 2 juin, 21 h, BT 59, Bègles.
www.allezlesfilles.net



D.R.

La samba brésilienne connaît un renouvellement constant. Venu du quartier agité de Lapa, à Rio de Janeiro, Casuarina est le porte-drapeau de ce mouvement perpétuel.

SAMBA NOVA

La samba, musique de danse s'il en est. Musique de gestes, musique du corps. Avec Casuarina, elle trouve une forme concertante. La célébration de la fête en demeure le moteur vital, avec ses rythmes africains (*samba* signifie « être animé » en béninois) qui en soulignent l'origine. La virtuosité des musiciens comme l'expressivité des voix font de leurs concerts des moments joyeusement dégingués, où les oreilles sourient tandis que les hanches jubilent. Car les instruments à cordes (guitare, cavaquinho, mandoline) sont les seuls à tenir tête aux percussions et aux voix. Les cinq membres de Casuarina se sont rencontrés alors qu'ils avaient à peine vingt ans. Leur propos, dès le début, à l'aube du siècle, était d'apporter cette dimension supplémentaire à la samba. Quelques minutes à l'écoute de leur musique déjouent les convictions les plus ancrées : leur samba n'a rien de touristique, leurs harmonies fleurissent bon l'amitié et la connivence dans le plaisir collectif partagé et communicatif, tout en nourrissant des attentes plus esthétiques. Leur démarche ne leur a pas toujours valu que des éloges, pour sûr. À peine reconnue, au départ, par les intégristes du genre, la formation est toutefois devenue aujourd'hui un incontournable interprète de cette samba du troisième millénaire. Celle qui ne demande qu'à encore être bousculée.

José Ruiz

Casuarina,
samedi 13 juin, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon.
www.lerocherdepalmer.fr



D.R.

Dépasant le simple hommage *new wave*, The Soft Moon, objet de culte unissant dans le même mouvement les anciens de l'adolescence et la jeunesse du nouveau siècle, esquisse une certaine idée de l'effroi.

ISOLATION

Inévitablement, cela nous pendait au nez, mais obéissait à la logique des choses. Comment empêcher la génération des vingt/trente ans de puiser jusqu'à l'écoeurement dans le legs 1980 ? L'inspiration, le recyclage, le palimpseste (rayer ici la mention inutile) prend une saveur encore plus particulière chez les formations nord-américaines contemporaines qui n'ont de cesse de s'émouvoir à l'écoute des précieux catalogues d'époque (4AD, Beggars Banquet ou Factory) pour en donner soit une réinterprétation scolaire, soit une relecture inspirée.

Le cas de Luis Vasquez, lui, requiert plus de nuances : des racines latino assumées, une enfance dans le somptueux désert de Mojave, un penchant prononcé pour le chorus sur la basse, une boîte à rythmes entre Suicide et The Sisters of Mercy, un climat post-gothique digne du mythique *Bela Lugosi's Dead* de Bauhaus, mais aussi, pêle-mêle, l'ombre de Martin L. Gore, le post-indus de Trent Reznor, les maléfices de Siouxsie and The Banshees.

En fait, le plus surprenant avec The Soft Moon, c'est d'être signé sur l'étiquette Captured Tracks, maison du séillant Mac DeMarco et des précieux Wild Nothing... Un peu – certes, comparaison n'est pas raison – comme si Throbbing Gristle avait fait carrière chez ECM. Néanmoins, le label de Brooklyn reste attaché à son cygne noir depuis cinq ans déjà et trois références au compteur, dont le récent *Deeper*, idéale bande-son oppressante à souhait pour tenter de fuir l'insomnie au volant. *Next stop ? Death Valley, please.* **Marc A. Bertin**

The Soft Moon + Phase Fatale,
lundi 1^{er} juin, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu



Chœur provincial du Hubei - D. R.

POINT D'ORGUE
par **France Debès**

TOUS DEHORS ! EUFONIA DONNE DE LA VOIX

Du chant partout, avec tout le monde, des scènes aux extérieurs

On chante place Saint-Michel, au Palais Rohan, sur le miroir d'eau, place Saint-Projet, au Jardin public, mais aussi à Libourne, Vertheuil-en-Médoc, Périgueux, Talence, Ambarès-et-Lagrave, Cénac, Arcachon, Pau, Anglet, Le Passage d'Agen. À l'Auditorium, où des chorales amateurs ou professionnelles défilent dans de copieuses soirées.

Au programme, leurs propres répertoires, mais tous réunis pour des œuvres très souvent chantées, comme le *Requiem* de Fauré ou les *Carmina Burana* de Carl Orff, sans oublier Puccini, gloire des gosiers. Les talents de divers ordres sont bienvenus tant le chant choral est fédérateur de tous les courants de pensée et pratique la convivialité et l'esprit de paix.

La musique à portée de tous. Et partout. C'est l'idée de ce grand rassemblement où les nombres et les chiffres font office d'exploit. Quelques perles ou curiosités à dénicher sur le site Eufonia.

À chacun ses goûts, Eufonia le 21, Fête de la musique, où l'on peut entendre répéter le *Requiem* de Fauré par les chorales participantes à l'Athénée, mais aussi Oblic Solution, une chorale rock à Mably.

Du choix et de la variété

Passent aussi les chanteurs corses, chinois, anglais (célestes), basques, allemands, en compétition amicale avec toutes nos gloires locales.

Les orchestres (ONBA, Bayonne-Côte basque, Aquitaine-Hauts-de-Garonne) soutiennent les valeureuses troupes de ce festival XXL.

Éliane Lavail, rompue aux exploits choraux, porte ce projet avec conviction.

La réalisation de cette rencontre-événement-festival mérite une participation publique majeure, tant le monde de la musique a tendance à réduire ses formes et ses productions.

Mais pour celle-là, impossible de l'ignorer, elle sera partout et souvent dehors. Alors venez vous essayer à l'art choral que tous les pays du Nord pratiquent en champions.

Olympie vous regarde, prochains jeux à l'horizon.

Festival Eufonia chant choral,
du jeudi 18 au samedi 27 juin.
<http://eufoniabordeaux.com>

RAPIDO

Le gratin de l'interprétation nous revient avec l'Ensemble Pygmalion, sous la direction de Raphaël Pichon, pour la *Messe en ut* de Mozart. Il a déjà prouvé sa suprématie dans Rameau, Brahms, Bach, au cours de la résidence qui lui est offerte par l'Opéra de Bordeaux.

Raphaël Pichon et l'Ensemble Pygmalion, mardi 2 juin, 20 h, Auditorium, salle Dutilleux, www.opera-bordeaux.com.

Un peu de clavier ne nuit à personne au milieu de toutes ces voix.

Philippe Bianconi offre une soirée Chopin au profit des enfants malades du CHU de Bordeaux, lundi 8 juin, 20 h, Auditorium. Lions Club Bordeaux et sites de réservation.



L'été
dans le parc
des Coteaux

Les Randonnées Secrètes

à Bassens, Lormont, Cenon et Floirac
pour découvrir le parc des Coteaux

4 RANDONNÉES GUIDÉES PAR 4 ARTISTES

Botanique avec Suzanne Husky



→ Bassens Le 11/07 et le 12/07

Sportive avec Bruit du Frigo



→ Lormont Le 11/07

Spéciale enfants (7-12 ans)
avec Guillaume Hillairet



→ Cenon Le 05/07

Nocturne avec Anne-Laure Boyer



→ Floirac Le 03 et le 24/07

Randonnées créées dans le cadre du projet Jardins Secrets, une idée originale d'Anne-Laure Boyer pour panDramas 2014

inscription gratuite mais obligatoire

www.surlarivedroite.fr

à partir du 8 juin



Un programme proposé par le Grand Projet des Villes,
les villes de Bassens, Cenon, Floirac et Lormont,
avec le soutien de Bordeaux Métropole, le Conseil Général
de la Gironde, le Conseil Régional d'Aquitaine.





On ne peut pas écouter de techno dans une église, ni du ballet classique dans un bar de motards du Nebraska. Mais il y a quand même des chansons qui sonnent parfaitement quand elles sont jouées au mauvais endroit. C'est sur ce postulat que tient tout le répertoire des Eagles of Death Metal.

PIGEONS OF SHIT METAL

Ah, la science des noms de groupe ! Vous pouvez en chercher un pendant mille ans, et celui que vous choisirez par défaut sonnera encore mal. Et vous pouvez aussi ne pas encore avoir de groupe et trouver le nom parfait. Un soir, Josh Homme est chez un ami qui veut l'initier au death metal. Puis, dans sa longue sélection, le gars met Vader. Le rouquin de Queens of the Stone Age a juste répondu en riant que c'était du death metal – OK –, mais qu'ils étaient sûrement les « *eagles du death metal* ». Sur une tournée, Axl Rose, de Guns N' Roses, les renomme « Pigeons of Shit Metal ». Bagarre ?

Il ne faut jamais sous-estimer le flegme redneck : aussitôt, le groupe en fait un T-shirt. Eagles of Death Metal, c'est une histoire à part sur le CV de Josh Homme. Il est la star de tous ses projets, mais, ici, il est bien caché à la fois derrière un pseudo (Carlo Von Sextron), sa batterie et la moustache extravagante de son ami d'enfance Jesse Hughes. La lumière est pour l'outsider. C'est comme si Jack Kerouac avait écrit *Sur la route* en ne regardant que dans le fossé.

Sur le premier disque, Hughes sait à peine jouer, mais tout le monde s'en fout. Dès le départ, un vrai feeling du 1-2-3-4 BANG. Aucun concept, des singles pop garage qui mélangent les Rolling Stones et l'ironie glam du *Saturday Night Live*. C'est le sens du fun qui est crucial dans ce projet, l'esprit dilettante de la démo dans ton garage teenager et l'absence totale d'ego qu'on pouvait sentir dans les *Desert Sessions*, ces impros collectives qui ont vus naître le groupe. Il n'y a plus Josh Homme sur scène, mais on retrouve des habitués première classe de la scène du désert, vus un peu partout sur tes disques préférés du mouvement. Un concert en bon mix entre l'excitation de ton premier festival rock et cette boum juvénile conclue sur une galoche qui te faisait te sentir comme un *weirdo* hypersexué du *Rocky Horror Picture Show*. **MA**

Eagles of Death Metal,
vendredi 19 juin, 20 h, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



Les Nuits atypiques de Langon ne sont plus. Trop atypiques pour une nouvelle municipalité plus soucieuse d'animation que de culture. Qu'à cela ne tienne, le public mérite mieux. En ouverture de l'édition nomade 2015, les Nuits atypiques lui offrent même El Cabrero, le plus digne des chanteurs de flamenco actuels.

¡REPUBLICANO!

Contraintes d'aller voir ailleurs si leurs musiques et leurs conversations y sont mieux reçues, Les Nuits atypiques ont trouvé cette année pour leur ouverture un accueil bienveillant à Saint-Macaire. Pour la peine, c'est avec El Cabrero que la fête commencera. Et quelle fête ! José Domínguez Muñoz, *cantaor flamenco* de pure souche andalouse, n'a jamais mis d'eau saumâtre dans sa gourde de berger (*cabrero* signifie « chevrier », son métier à temps plein, qu'il partage avec sa vocation de chanteur). Il demeure le plus farouche des interprètes du genre en ce qu'il conjugue sa passion flamenca – ainsi que toute la distance possible qu'il met entre le « show business » et lui – avec un indéfectible engagement républicain. Et, à l'heure où certains prétendent s'approprier le mot en France, il convient de souligner combien outre-Pyrénées s'affirmer *republicano* en 2015 est à contre-courant, car dans la droite ligne de l'interminable lutte antifranquiste.

La République espagnole fut abattue par les factieux en 1936, mais ses rejetons se sont depuis multipliés. El Cabrero est l'un des plus fiers d'entre eux. Et son cante de révolte tête haute monte vers l'azur avec l'unique soutien d'une guitare. À l'opposé de la *letra flamenca*, plus souvent monarchiste. Les Nuits atypiques ne pouvaient trouver mieux que les mots d'El Cabrero pour ouvrir la marche vers leur nouveau destin. **JR**

El Cabrero,
mercredi 1^{er} juillet, 20 h 30, Saint-Macaire.
www.nuitsatypiques.org



Ultime légataire de la génération Riot grrrl, Shannon Wright incarnera pour l'éternité une certaine figure punk-rock féminine, poursuivant une carrière où l'intégrité le dispute à la liberté.

PASSION

Ce n'est pas faire montre d'obséquiosité que de remercier – s'il était encore besoin – Vicious Circle, émérite label bordelais, d'avoir su en son temps dénicher *Flight Safety*, premier album de l'ex-Crowsdell et point de départ d'un heureux compagnonnage de quinze ans.

Il faut dire qu'il y avait suffisamment de tragique pour intriguer : un destin en solitaire pour mieux renaître à la suite du douloureux échec d'une formation promise au meilleur, mais, hélas, en délicatesse avec son écurie. Après avoir littéralement liquidé son passé afin de s'établir, recluse, en Caroline du Nord, la native de Jacksonville, Floride, trouve son salut chez Quarterstick, division arty de Touch & Go, aux côtés de Caalexico ou June of 44.

Depuis, avec une belle régularité, mais sans l'inutile pression inhérente au métier, Shannon Wright publie une espèce de correspondance brute et intime. Soit neuf albums, sans oublier cette rencontre à quatre mains avec Yann Tiersen, en 2004. On pourrait y voir une espèce de modèle tant chez Julie Doiron que chez Neko Case.

Outrageusement sous-estimée, nonobstant la fidélité d'une poignée d'amoureux transis et d'un dernier carré critique acquis à la cause, l'égérie a, qui plus est, revéçu le remerciement de sa maison de disques pour mieux rebondir en Europe. D'aucuns, toutefois, ne l'ont jamais oubliée, tel Shellac la conviant à l'édition 2012 du feu festival All Tomorrow's Parties. Préciser que chaque concert se joue comme le dernier relevant de l'évidence, *save the date*. **MA**

Shannon Wright + Piscine,
jeudi 4 juin, 19 h 30, I.Boat.
www.krakatoa.org



D.R.

À l'origine histoire classique d'une amitié scellée sur les bancs du lycée, Foxygen s'inscrit désormais dans la grande tradition psychédélique de la côte Ouest.

EMBRYONIC

Avec des patronymes aussi farfelus que Jonathan Rado et Sam France, ces deux oiseaux ne pouvaient que faire affaire. D'ailleurs, l'occasion était trop belle de tromper l'ennui de Westlake Village, douce banlieue de Californie, lorsqu'on se découvre des passions communes (Ramones, Led Zeppelin).

Toutefois, s'il est une épiphanie notable dans la légende du groupe, c'est la vision du mythique documentaire *Dig!* À tel point que le duo se lance dans une frénétique période d'enregistrements maison qui sont aussitôt distribués. Filant chacun à l'exact opposé universitaire du pays (Olympia, État de Washington, versus New York City), ils rongent leur frein au sein de formations sans grand intérêt jusqu'aux retrouvailles en 2011. Retrouvailles aboutissant à *Take The Kids Off Broadway*, publié par Jagjaguwar l'année suivante, et comparé ni plus ni moins à of Montreal ou The Olivia Tremor Control.

Début 2013, *We Are the 21st Century Ambassadors of Peace & Magic*, produit par les bons soins de Richard Swift (The Shins, The Black Keys), saisit la paire dans une espèce d'hommage pleinement assumé à l'axe pop 67/72. Une belle virtuosité au service d'une écriture inspirée.

Avec *Star Power*, livraison 2014, Foxygen tente non sans peine de rivaliser avec le monolithe absolu du genre *A Wizard, A True Star* du génie Todd Rundgren. Vingt-quatre morceaux et 82 minutes en équilibre bien souvent périlleux. Certes, la route vers le trône des Flaming Lips est encore longue, mais tant d'ambition mènera incontestablement à un triomphe. **MAJ**

Foxygen + H. Hawkline,
mercredi 3 juin, 20 h 30,
Rock School Barbey, Bordeaux..
www.rockschool-barbey.com

iDTGV

10
ANS
D'IDÉES

DES TRAINS QUI ONT DE L'IDÉE

POUR ACHETER SON
BILLET D'HIVER
EN JUIN,
IL FAUT ÊTRE GIVRÉ.

MOI JE SUIS
CARRÉMENT
CHAUD !



RÉSERVEZ
DÈS LE 16 JUIN
VOS VACANCES D'HIVER !

RENDEZ-VOUS SUR iDTGV.COM
OU SUR L'APPLI iDTGV

À PARTIR
DE



*Offre soumise à conditions. Prix par personne pour un aller simple en 2nde classe. Circulations jusqu'au 2 avril 2016.
iDTGV, société par actions simplifiée, RCS Nanterre B 478.221.021.
2, place de la Défense, CNIT 1, 92053 Paris La Défense Cedex.
Junkpage est distribué dans tous les iDTGV Paris/Bordeaux.



Cotton Claw © TheGlint



999 Band - D. R.



Radio Birdman - D. R.

Cinquième édition du festival So Good à Canéjan, avec un habile mix de sensations beatmaking, électro et dub. Cotton Claw en tête.

COTTON CLUBBING

Pas une année ne passe sans que ne se programme une nuit blanche à Canéjan entre potes. L'association Volume 4 ne lâche pas l'affaire et repose les watts dans le parc du Centre Simone-Signoret. So Good, le rendez-vous des musiques électroniques qu'elle organise, est sans conteste un des plus grands parmi les petits festivals du cru, et ses animateurs ont le chic pour repérer les noms qui ne tardent pas à exploser dans la foulée (Tambour Battant, dès la 1^{re} édition, puis Nasser, Niveau Zéro et enfin Fakear l'année dernière).

Cette année, sans hésiter, le grand favori, c'est Cotton Claw. Ce quartette de producers, déjà bien repéré (participations au festival Nördik Impakt et découvertes du Printemps de Bourges), est attendu sur Bordeaux. Leur point d'honneur : manipuler en live leurs 64 pads sans utiliser de séquences préenregistrées.

Autre beau nom à l'affiche, Alpha Steppa, sujet britannique, producteur, DJ et boss du label Steppas Records, histoire de mettre l'emphasis sur la syllabe « dub » du style dubstep. Comme pour confirmer que l'édition 2015 sera « massive », la scène extérieure sera dédiée au melting-pot dub/stepper/dubstep avec Mahom, Dub Browser et Roots Zombie.

Nouveauté cette année : un apéro dub, animé par Infinity Hi-Fi, servi dès 18 h 30. Parce que, programmation électro pointue ou pas, quand il est question de convivialité, dans ce pays, il est bon de ne pas trop s'éloigner des fondamentaux.

gTW

So Good Festival #5,

samedi 6 juin, Centre Simone-Signoret, Canéjan.
<http://volume4prod.tumblr.com>



Duck Duck Grey Duck - D. R.

Trois groupes issus de trois courants musicaux majeurs de trois décennies et issus de trois continents : l'affiche d'ouverture du festival Relâche sort le grand jeu.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Des Flamin' Groovies à 999, l'écart est de taille. Entre les authentiques secoués des Rolling Stones que furent les Californiens dès le milieu des années 1960 et le punk appliqué des Britanniques à la fin des années 1970, le seul point commun est sans doute que les uns comme les autres ont repris les gants pour en découdre à nouveau. Quant à Radio Birdman, zéloteurs doués du rock volcanique de Detroit, leurs retrouvailles plus anciennes (au milieu des années 1990) donnent à penser qu'elles ne furent pas que circonstancielles.

Et de ces (jeunes) dinosaures subsistent dans l'air les histoires que les aînés auront rapportées. Du temps où les Flamin' Groovies balançaient leur rock sixties sous le marteau de leur forgeron de batteur Danny Mihm (RIP). Du temps où le punk australien de Radio Birdman (comme des Saints) reprenait les affaires où les Stooges et MC5 les avaient laissées. Et du temps où, à Londres, le jeune punk énervé se teignait les cheveux en jaune pour brailler en chœur un « No Future » que l'avenir se chargea de confirmer.

Alors, que retenir de ce plateau de revenants ? Un goût de passé qui refuse de passer – les Flamin' Groovies sont les spécialistes du genre –, la saveur persistante du décibel expiatoire, Radio Birdman s'en fit le chevalier, ou le punk des lendemains qui déchantent de 999 ? À moins que la surprise ne vienne de Suisse, avec les jeunes premiers de Duck Duck Grey Duck... Verdict le 14 juin. **JR**

Relâche #6 : Radio Birdman + The Flamin' Groovies + 999 + Duck Duck Grey Duck,
dimanche 14 juin, 20 h, parc des Angéliques.
www.allezlesfilles.net



OFF! © Steve Appleford

Peut-on être un adulte accompli et avoir gardé le feu sacré du punk hardcore. En guise de réponse, OFF! vient accrocher son drapeau noir au sommet du mât de l'I.Boat.

OFF!CIELLEMENT HARDCORE

Keith Morris, le chanteur de OFF!, est une icône de la contre-culture américaine : premier chanteur de Black Flag, puis des Circle Jerks. Inutile d'en rajouter pour poser un CV crédible. Aux États-Unis, on peut même trouver sa figurine en vente dans les magasins de disques. Pour le voir en chair et en os, on pourra skater jusqu'à l'I.Boat, où OFF! promet de délivrer un show de proximité, dans la foulée de sa participation au festival basque Azkena Rock et au Hellfest de Clisson. L'occasion rêvée de se faire brutaliser par une foule galvanisée par l'énergique frontman !

Le moins que l'on puisse dire est que OFF! aime que son répertoire sonne *old school* (« à l'ancienne ») et que les morceaux soient directs et agressifs. Le super groupe de Los Angeles a enregistré son dernier album dans son local de répétition pour fuir toute option de surproduction. Pour décrire sa musique, l'ensemble évoque l'énergie d'un concert de punk californien, des rythmes cubains et des riffs hérités de Black Sabbath. Sans oublier un tempo effréné. L'album *Wasted Years* n'excède pas les vingt-cinq minutes. Du pur concentré de nervosité.

Le concert devrait réunir quelques *hipsters* lecteurs de blogs, les aficionados du label Vice Records et, bien sûr, d'authentiques fans de hardcore. Quelle que soit la nature de l'auditoire, on peut être sûr que OFF! ne lui accordera ni temps mort ni répit. **gTW**

OFF! + Kuma No Motor,
mardi 23 juin, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu



© Michael Hudler

Une programmation exigeante ne rime pas toujours avec un festival élitiste. Et si votre saison des festivals ensoleillés était lancée dans la moiteur des caves bordelaises ? Le Vicious Soul a une programmation éclectique et authentique dans ce qui ressemble à un inventaire des spots cools de la ville : l'Excale, Total Heaven, Darwin et l'Heretic Club. L'occasion de voir aussi l'artiste Cyrille Rousseau et le collectif paloï Les Projectivers assurer des projections de scopitones datant des années 1960, parfait contrepoint visuel de l'affiche musicale. Avec Cobra et King Khan en têtes de gondole, le rendez-vous semble avoir franchi un pallier cette année. Rencontre avec le ministre de la communication de Viciousland, Emmanuel Cier. *Propos recueillis par Arnaud d'Armagnac*

DE LA GOMINA DANS LES ROUAGES

Déjà la sixième édition. Envisagez-vous toujours le festival comme quand vous l'aviez imaginé la première fois ?

Le premier festival a été réalisé à quatre avec quatre cents euros de budget, un C15 pour transporter du matériel et une certaine idée romantique et kamikaze de l'organisation événementielle. Le fil rouge était de mettre en valeur les scènes musicales immergées à travers une programmation pointue qui réunit différents publics tout en gardant un mode de fonctionnement entièrement indépendant et DIY. Aujourd'hui, c'est toujours le cas, sauf que nous sommes plus nombreux au sein de l'association et mieux organisés.

Toujours ce côté abordable, à la fois dans l'esprit et le portefeuille ?

On essaie de soigner notre public – que je qualifierais de dilettante, fidèle et sexy – aux petits oignons. C'est un festival à taille humaine, où chacun peut échanger avec les artistes et les organisateurs. Ce dialogue entre les différents acteurs est l'une de nos pierres angulaires. Chaque année, nous essayons d'avoir plus d'artistes ainsi que des têtes d'affiche internationales tout en gardant un prix doux. Trois jours pour moins de vingt euros : c'est notre déclaration d'amour au public.

Il y a cette mixtape bien cool sur bandcamp, comme quand tes potes te faisaient découvrir des groupes en te filant des compils cassettes au collège...

Notre slogan du festival est : « *Un regard moderne et une pensée rétrograde.* » Nous avons une passion profonde pour les objets désuets, mais en vivant avec notre temps. C'est pourquoi nous compilons les artistes du festival sur une cassette limitée à cinquante exemplaires, mais nous la mettons à disposition en streaming gratuit.

Toujours un fanzine qui accompagne chaque date ?

Le fanzine et la cassette sont les témoignages de notre amour pour la scène punk. Deux objets venant d'un autre temps, mais qui capturent l'essence du festival et éveillent les sens du festivalier. Le fanzine contient toutes les interviews des groupes programmés au festival et des graphismes authentiques et chiadés.

Il y a un angle qui tranche avec le traditionnel festival bordelais. Un bon regard sur la scène locale sans pour autant du réseautage, et une prog' très indépendante avec des groupes qu'on ne voit pas partout. Il y a dans le crew Vicious un côté presque London 60's, en fait...

London 60's à fond, mais on pourrait également ajouter Sun Studio, John Peel, Creation Records, Rough Trade, Born Bad Records et toutes ces entités qui font des musiques indépendantes : une croisée des chemins entre l'art et le fun.

Vicious Soul Festival #6,

du jeudi 4 au samedi 6 juin, divers lieux.
www.vicious-soul.com

LABEL DU MOIS

AGORILA *Agorila*

Fondé en 1949

et situé à Bayonne, Agorila est un des plus anciens labels français. Plus de 600 disques ont été édités par ce leader des musiques de fêtes et de bandas, spécialiste des chorales et des chœurs d'hommes, mais aussi du rock et du folk basque. Un label définitivement estampillé « Sud-Ouest ».

ALBUM DU MOIS



Michel Tellechea
chante Luis Mariano
(opérette)

Chanteur basque reconnu et estimé dans la région, doté d'une superbe voix de ténor, Michel Tellechea interprète les chansons immortelles d'un des plus grands mythes de la chanson française : Luis Mariano.

SORTIE DU MOIS

Ombres chinoises
Rue de la Muette (chanson)
Lgssr

Smoked Inc
Smokey Joe & The Kid (hip hop)
Banzaï Lab

Encore!
Encore! (électro)
Platinum Records

Eau
Alexandre Delano (pop)
Vicious Circle

The French Sessions
Dubmatix (dub)
Soulbeats Records

COMPILATION FEPPIA PRINTEMPS ÉTÉ 2015



Plus de vingt titres à découvrir librement ! Pour fêter l'arrivée des beaux jours, rien de tel qu'une bonne dose de musique pour se

rafraîchir : L'Entourloop, Thousand, Dubmatix, Olivier Depardon ou encore François 1^{er}... Le cocktail *Printemps Été 2015*, en téléchargement gratuit sur feppia.org, regorge de pépites pour vous accompagner à tout moment. De l'électro pop pimpante au rock et ses déclinaisons, en passant par le reggae et la chanson française : amateurs d'éclectisme musical, laissez-vous séduire par les nouveautés des producteurs aquitains !

GLOIRE LOCALE

par **Guillaume Gwarddeath**

Fléau laisse à d'autres l'hédonisme que l'on associe souvent aux musiques électroniques. Son univers musical est sombre et mystique. Un déclencheur d'imaginaire. Un neuro-ciné-concert.

BATTAGE SACRÉ

Il dit aimer « les noms courts, qui claquent, et qui portent une grosse charge évocatrice ». Alors il a choisi Fléau. « J'aime assumer ma francitude », ose-t-il. Avant de s'en sortir par une pirouette : « Et puis, surtout, c'était pas déjà pris. »

L'homme qui manie le fléau n'est pas un inconnu : Mathieu Mégemont a déjà été repéré dans les rangs d'Aéroflôt et dans ceux de sa déclinaison électro-ambient AE ; il constitue la moitié de VvvV ; et quand le groupe bordelais de heavy metal d'avant-garde Year Of No Light a eu besoin d'un second batteur, c'est à lui qu'ils ont fait appel.

Pour ce qui est de ses amours electronica : « Je procède par soustraction », explique Mathieu. « Avec VvvV, on fait ce qu'on ne peut pas faire avec AE, et, avec Fléau, je fais ce que je ne peux faire ni avec AE ni avec VvvV. » Et ce qu'il veut faire, c'est dérouler ses thèmes aux sombres entrelacs. « Quand je compose, c'est toujours avec cette idée cinématographique, cette idée de film imaginaire », expose le demiurge, avouant avoir été très marqué par John Carpenter, « même si c'est un nom facile à citer aujourd'hui, sa musique m'a toujours fasciné, depuis que je suis gamin ».

À la seconde où ses premiers morceaux ont été diffusés, les médias prescripteurs se sont emballés, avec écoute en première chez New Noise et Gonzai, qui s'est carrément emballé : « Fléau est le Français qui, après deux décennies de réappropriation de la musique synthétique, vient peut-être de réaliser le premier véritable film sonore de notre temps. » Le premier album de Fléau est sorti en format cassette sur le label parisien Anywave.

www.facebook.com/uelfleau



D.R.

500 SPECTACLES, 200 LIEUX

La plus belle AFFICHE DE L'ÉTÉ

**Musique, théâtre, danse,
arts de la rue...**

Qu'on se le dise :

LES SCÈNES D'ÉTÉ SONT DE RETOUR !

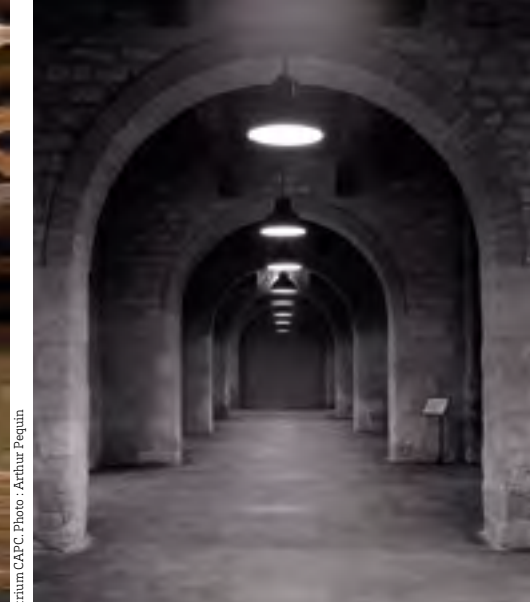
Les
Scènes
d'Été



Gironde
LE DÉPARTEMENT

**TOUT LE PROGRAMME :
SCENESDETE.FR**

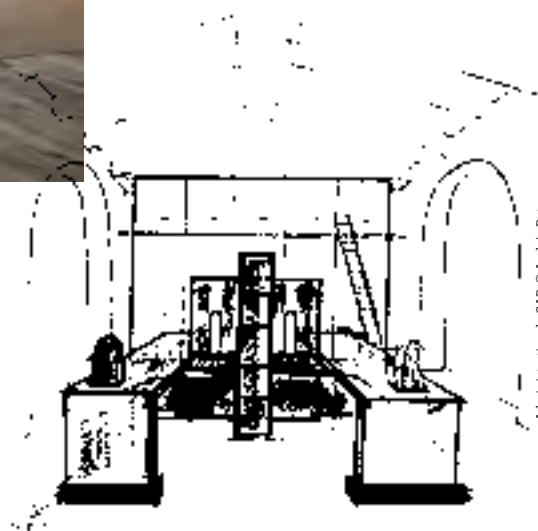




Atrium CAPC. Photo : Arthur Pequignot

Suspensions et lustrin. Photo : Anne Garde

Dans les années 1980, Andrée Putman signe l'aménagement et le mobilier du CAPC en étroite collaboration avec Jean-Louis Froment, fondateur de ce lieu. Cette réalisation exceptionnelle, en pleine cohérence avec l'édifice et sa vocation artistique, conjugue à la fois une valeur d'usage et un héritage historique et patrimonial. Une exposition remarquable retrace cette histoire et rend hommage à cette figure éminente du design.



Administration du CAPC. © Andrée Putman

L'INTEMPORELLE ÉLÉGANCE D'ANDRÉE PUTMAN

Andrée Putman occupe, dans la création contemporaine, une place tout à fait particulière. Cela ne tient pas simplement à l'extrême qualité de son œuvre, échappant à tout système. Cette « particularité » s'explique surtout par le caractère inclassable et unique de sa trajectoire, par la virtuosité de son écriture de l'objet et son souci permanent de l'espace, par la personnalité étonnante d'une femme qui, toute sa vie, a cultivé la rigueur d'un maintien, d'un équilibre toujours vigilant, sans jamais tomber dans la ruse acrobatique.

À la fin des années 1950, sa carrière débute chez Prisunic, où elle s'emploie « à faire de belles choses pour rien » et propose des lithographies à tirage limité pour un prix accessible au plus grand nombre. En 1978, elle fonde la société ECART. Elle édite, dans les années 1980, le mobilier de grands artistes modernes des années 1930, et redonne une visibilité à Eileen Gray, Jean-Michel Frank, Pierre Chareau, Robert Mallet-Stevens et Mario Fortuny.

À New York, elle aménage l'hôtel Morgans, et invente le concept de « boutique-hôtel ». Elle imagine aussi des boutiques pour les plus grands de la mode, des hôtels et restaurants dans le monde entier et les bureaux de ministres et de capitaines d'industrie. Elle développe ainsi une attitude de pensée et de vie, et donne une saveur bien spécifique à son penchant naturel pour l'éclectisme : du Guggenheim à l'Exposition universelle de Séville, des décors de cinéma pour Peter Greenaway au Concorde d'Air France. Chez Andrée Putman, cette ouverture à de multiples sollicitations ne résulte jamais d'un laisser-aller ou d'une simple effusion. Elle est obtenue par une recherche sans concession

qui lui a permis de toujours mieux mesurer et gouverner son expression, non point en s'abandonnant à l'appel imprévisible de l'aventure, mais bien en s'astreignant à un réglage d'une redoutable précision, tout en restant fidèle à une forme affûtée de poésie et sans perdre le contact avec l'éclat de la beauté. Il s'agit avant tout de faire tenir le maximum de présence dans un minimum de démonstration, et, à l'inverse, de doser le minimum de séduction compatible avec le maximum de simplicité. Jean-Louis Froment a créé le CAPC comme une forme de résistance, mais aussi dans la revendication d'un principe de rareté. La résistance convoque la force d'inscription de la pensée que représente une œuvre d'art dans sa capacité d'opposition à l'affadissement et à la banalisation. La rareté répond à cette exigence de ne pas renchérir sur l'emménagement, la capitalisation, de ne pas emboîter le pas à l'ambition encyclopédique des musées. L'engagement particulier imposé par ces deux notions ne peut être dissocié de cette attention acérée constamment portée à l'ampleur sévère de l'Entrepôt Lainé, avec l'étrange présence de son langage architectural, la magie de sa lumière et la fluidité mystérieuse de ses parcours. Une profonde amitié, mêlée d'un grand respect, a lié Jean-Louis Froment et Andrée Putman, chacun prêtant une vive considération au regard de l'autre, où il savait trouver les échos de sa propre interrogation. C'est dans cette grande proximité que se développe l'intervention de Putman, d'abord de 1983 à 1984, pour l'extension du CAPC et sa transformation en musée d'Art contemporain, puis de 1987 à 1990, pour l'aménagement de l'ensemble des espaces

de l'Entrepôt Lainé, dévolu dès lors dans son intégralité au CAPC, musée d'Art contemporain, et à arc en rêve, centre d'architecture. Investissant tous les espaces du musée, publics et privés, elle crée des bureaux, des consoles, des tables à triples plateaux inclinables, des bibliothèques avec pupitre amovible, des paravents, des luminaires, et surtout répond par un sens du retrait à l'exigence du lieu. Tout semble se réduire à l'essentiel, se soustraire à l'emprise du temps, s'alléger de sa fonction et n'en retenir qu'une saisie au seuil de la disparition. Cet ensemble a la transparence d'une élégance ténue, incisive, qui reste profondément au service d'un quotidien, mais tout en fortifiant à la fois ses liens avec un temps historique et ses rendez-vous avec un futur.

Cette exposition, marquante à bien des égards, placée sous le signe de l'éternel dans l'instant, cher à Charles Baudelaire, dans son désir d'établir le présent dans une dimension intemporelle, rassemble un choix de pièces de mobilier du musée, des dessins et des plans extraits de carnets, des archives photographiques et audiovisuelles. Elle souligne de manière sensible, mais sans se couper d'une rigueur nécessaire, l'enjeu de cet engagement fort d'Andrée Putman dans l'histoire du CAPC et l'importance aujourd'hui d'en préserver la résonance.

Didier Arnaudet

« L'éternel dans l'instant - Andrée Putman », jusqu'au dimanche 10 janvier 2016, CAPC musée d'Art contemporain.
www.capc-bordeaux.fr



© MEXX 2015

Pour sa cinquième saison, l'exposition éphémère de street art née aux Vivres de l'Art, initiée par les artistes du collectif Transfert, s'offre le luxe d'investir pour trois mois un lieu pour le moins inédit : Castéja, l'ancien commissariat central de Bordeaux.

DU SOL AU PLAFOND

Si les murs de Castéja pouvaient parler, nul doute qu'ils auraient beaucoup de souvenirs à raconter. Dans la mémoire des Bordelais, le site évoque surtout son passé de commissariat central ou de préfecture. Beaucoup ignorent que ce bâtiment, classé monument historique, fut en réalité le premier à abriter l'Institution nationale des sourdes et muettes, à l'initiative de l'abbé de L'Épée. Avant sa réhabilitation, les 3 500 m² de Castéja s'offrent une nouvelle jeunesse en accueillant un événement pour le moins inattendu : une résidence artistique menée par le collectif Transfert, remarqué ces dernières années pour ses expositions de street art hors norme.

À l'origine de cet ambitieux projet, trois collectifs bordelais : Les Frères Coulures, Peinture fraîche et le Club Mickey. D'abord assez restreint, ce petit comité a vite succombé au charme de ce format d'événement et en a étendu le principe de Bordeaux jusqu'en Italie, conviant chaque été de nouveaux artistes à étoffer ses rangs. D'année en année, le crew s'est agrandi autant que son ambition s'est affirmée. « *Je pense qu'on va essayer de taper encore plus fort l'année prochaine* », déclarait Kendo en 2014.

Pari réussi, l'exposition réunit une trentaine de graffeurs au sein d'un lieu parmi les plus emblématiques de la ville. Gravitant autour du noyau dur bordelais, des talents de réputation internationale se sont aujourd'hui greffés, à l'instar de Kashink (Paris), street-artiste au féminin, Obad (Montréal), Anti (Paris), Repaze, Saïr, mais aussi Azot, Sismik et Sike, en provenance de la Ville rose. Grâce à eux, « TRANSFERT » est la promesse d'un voyage ludique entre différents univers et autant de médiums exploités : sculptures, vidéo, installations interactives, land art, performances, mobilier. Cette grande tribu s'amuse même à utiliser sans complexe la matière et les nombreux supports, pour la plupart recyclés. Peu importe les techniques retenues, tous restent fidèles au leitmotiv commun : surprendre le public à travers des créations originales tout en rendant l'art accessible.

Plus qu'une simple exposition installée dans un espace fort en symbolique, « TRANSFERT » s'apparente donc à une sorte de festival où se rencontrent de nombreuses pratiques urbaines. Outre les créations dispersées dans le bâtiment constituant l'exposition permanente, le

monument du XVIII^e siècle abritera de nombreux événements temporaires, pour devenir un véritable lieu de vie, treize semaines durant. Côté programmation, l'association annonce notamment des afterworks animés par des concerts, DJ sets les jeudis et vendredis, des après-midis électroniques signées Le Verger, une entrevue musicale avec le duo Tomorrow et, cerise sur le gâteau, un brunch symphonique organisé avec l'Opéra national de Bordeaux. Pour plonger plus en profondeur dans l'univers des artistes, des visites guidées en groupe seront organisées en plusieurs langues, dont la langue des signes (en clin d'œil à l'histoire du bâtiment). Certaines de ces visites seront suivies d'ateliers d'initiation ouverts à tous ceux qui veulent s'essayer aux joies de l'aérographe ou au plaisir de la récup'. De quoi passer tout un été à apprécier un geste hautement contemporain dans un écrin du passé. **Apolline Clapson**

« **TRANSFERT** »,
du samedi 27 juin au samedi 26 septembre
87, rue Abbé-de-L'Épée.
www.expotransfert.fr



© Marine Jullé

L'initiative a belle allure. Les énergies croisées de deux structures indépendantes gérées par des artistes donnent une visibilité aux scènes artistiques de Toulouse et de Bordeaux. Rencontre avec Manuel Pomar (Lieu-Commun, à Toulouse), Candice Pétrillo et Frédéric Latherrade (Zébra 3, à Bordeaux). *Propos recueillis par Didier Arnaudet*

L'ARCHIPEL DU RÊVE ET SON BIVOUAC

Pourquoi cet échange artistique entre Bordeaux et Toulouse ?

Cet échange entre Zébra 3 et Lieu-Commun fait partie du programme « Artist run spaces », nommé « L'artiste en coureur de fond », initié par Lieu-Commun en 2013. La première proposition a eu lieu entre La Station à Nice et Lieu-Commun à Toulouse. Ce principe d'expositions repose sur la volonté de présenter un panorama de nos scènes artistiques respectives, de créer des circulations et des rencontres entre les artistes, toutes générations confondues. Il permet aussi de porter un éclairage particulier sur le travail essentiel des lieux gérés par les artistes et de rappeler la nécessité de ces espaces à l'heure où la culture est fragilisée par la baisse des subventions publiques.

Les « Artist run spaces », grâce à leur proximité avec les artistes et à la diversité de leurs propositions, offrent une alternative vivante et réaliste, et jouent un rôle prépondérant dans le soutien aux plasticiens et la structuration de la filière des arts visuels. Ils ont été souvent pionniers pour ce qui est de la transversalité des programmations (concerts, théâtre, danse et évidemment performance), en première ligne aussi pour le renouveau du dessin au début des années 1990, et leur sens de la convivialité et du festif a participé à la démocratisation de l'accès à l'art. Il est aujourd'hui plus que jamais essentiel de créer des événements qui soulignent la vitalité

et la pertinence de ces lieux engagés qui ont accompagné plusieurs générations d'artistes au fil des décennies et qui constituent des points de synergie et de dynamique pour les scènes locales.

Cet échange révèle aussi les liens forts, patiemment tissés, entre Zébra 3 et Lieu-Commun depuis les années 2000. Nous avons coorganisé, coproduit des résidences, des expositions à Bordeaux, à Toulouse et au Québec, impliquant de nombreux artistes et partenaires comme Cortex Athletico, l'ENAC, Œil de poisson/Méduse à Québec. Les liens étroits que nous entretenons avec La Station à Nice esquissent un « axe sud » transrégional cristallisant une perpendiculaire à l'arc atlantique.

Comment se sont organisés ces deux volets ?

Candice Pétrillo a d'abord proposé « L'Archipel du rêve¹ ». Ce premier volet a présenté, du 16 avril au 31 mai dernier à Lieu-Commun, à Toulouse, une vingtaine d'artistes de la région Aquitaine, et il s'articulait autour de l'univers onirique de l'écrivain britannique Christopher Priest. Manuel Pomar a ensuite travaillé à partir de cette première exposition et essayé de construire

une proposition qui fasse écho à ce postulat.

Son exposition « Bivouac, après naufrage² » est une réaction en cadavre exquis à « L'Archipel du rêve ». Elle s'appuie sur le territoire fantasmé de

l'île sauvage et propose aux artistes une géographie circonscrite, leur demandant de plonger dans un contexte qui les contraints à s'adapter, à faire avec une économie de moyens. Les œuvres fabriquées à partir de l'existant, en récupérant, en détournant, en composant, soulèvent en filigrane la question de la décroissance comme écologie de l'œuvre. Avec « Bivouac, après naufrage », l'approche de l'exposition est imagée, elle est pensée comme un espace scénique, un paysage insulaire habité par les œuvres et les artistes.

Qu'est-ce qui singularise,

différencie ces deux scènes artistiques ?

Avant toute chose, il y a ce qui nous réunit, ce qui fait communauté entre nos scènes respectives. Nos deux structures sont relativement jumelles, elles œuvrent conjointement afin de faciliter l'émergence de nouveaux artistes, de créer du lien, et elles proposent des supports afin de décomplexer le rapport des publics à la création contemporaine. Elles sont portées par des artistes

« Cet échange révèle aussi les liens forts, patiemment tissés, entre Zébra 3 et Lieu-Commun depuis les années 2000 »



© Marie Johanna Cornut



D.R.

et animées par le désir inaltérable de permettre à l'art d'occuper une place importante dans la cité. Il y a aussi sûrement l'appartenance au Sud, qui caractérise un espace commun, s'apparentant plus à une forme de climat, ou de tempérament. Le travail des artistes est lui traversé par des questionnements universels. L'avènement du Net et l'extension des moyens de communication numériques ont globalisé leur réflexion. Il n'en demeure pas moins que des figures atypiques et singulières émergent ; c'est précisément ce qui fait magie dans l'acte de création, cette capacité à explorer l'intime tout en embrassant l'universel. Il semble cependant très aventureux de caractériser de véritables différences entre le travail des artistes de nos deux régions. Enfin, l'histoire de nos deux territoires n'est pas la même ; elle a de ce fait généré des différences structurelles entre ceux-ci. Le CAPC a joué un rôle important et précurseur, permettant à son territoire d'exister sur la scène internationale, et il a durablement marqué la scène bordelaise de son empreinte. En Midi-Pyrénées, les Abattoirs, réunissant le musée d'Art moderne et contemporain et le Frac Midi-Pyrénées, ont vu

le jour plus récemment, et la scène régionale s'est structurée en réseaux (PinkPong, ou Air de Midi dont Lieu-Commun est cofondateur. Ces réseaux sont aujourd'hui impliqués dans la construction d'une politique culturelle à l'échelle régionale. À Toulouse, le Printemps de septembre, festival de création contemporaine sous la direction de Christian Bernard, a su impliquer l'ensemble des opérateurs institutionnels et associatifs et créer une vraie dynamique autour du travail des artistes, de la scène locale à l'international. Afin que se dégagent des spécificités, des identités, l'émergence de scènes artistiques demande la création d'un cercle vertueux. Il faut conjuguer les compétences et les forces de l'ensemble des acteurs de notre filière : associer les écoles d'art, les opérateurs de terrain, les centres d'art, les Frac et les musées afin de créer des parcours qui permettent aux artistes plasticiens de développer leur travail et de le diffuser. Quand ces cercles fonctionnent, on peut parler d'une vraie scène qui bénéficie d'une forte visibilité à l'échelle régionale (on peut citer Nantes, Nice, Dijon...), qui facilite les mises en réseau à l'échelle nationale. Les liens que tissent

depuis plus de dix ans Zébra 3 et ALaPlage/Lieu-Commun créent des circulations d'artistes entre les deux scènes, et c'est ce qui est important. Et surtout tout se fait dans la joie, l'amitié et un amour sincère et passionné de l'art !

1. Benjamin Artola, Vincent Carlier, Renaud Chambon, Anne Colomes, Loïc Doussin, Franck Eon, Fabien Guiraud, Marine Julié, Lou-Andréa Lassalle, Camille Lavaud, Laurent Le Deunff, Pauline Lespiau, Irwin Marchal, Nicolas Milhé, Elisa Mistrot, Winshluss (Vincent Paronnaud), performance de Serge Provost et Isabelle Fourcade. Commissariat Candice Pétrillo, Zébra 3.

2. Gaël Bonnefon, Laurie Charles, Camille Henri Clément, Marie Johanna Cornut, ÎLE-MER-FROID (Boris Geoffroy/Hugo Lemaire/Antony Lille), Rémi Groussin, Marianne Plo, Manuel Pomar, Fabrice Poulain/Antony Lille/Romain Simian, Marie Sirgue, Julien Tardieu, Béatrice Utrilla. Commissariat Manuel Pomar, Lieu-Commun.

« **Bivouac, après naufrage** », du jeudi 11 juin au samedi 11 juillet, Polarium - Fabrique Pola, Bègles.
www.zebra3.orgt



 VINEXPO PRESENTE :
UNE EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE
DE **SARA
MATTHEWS**

Du 6 juin au 5 juillet 2015

Du 6 juin au 5 juillet 2015, les plus beaux vignobles du monde vont s'exposer sur les quais de Bordeaux. Sara Matthews, célèbre photographe new-yorkaise, a sillonné le monde pour mettre en exergue la beauté des paysages de vigne. Ils sont vallonnés, plats ou montagneux. Ils sont les témoins de la richesse et de la pluralité de la culture et du patrimoine mondial. Au-delà des vignobles, la photographe a également souhaité immortaliser l'homme et le fruit, à travers des portraits à la force brute ou d'évocation abstraite. À découvrir au fil d'une belle balade dans Bordeaux.

UNE DÉCOUVERTE EN **3** ÉTAPES:

40 photos seront disposées sur les quais, en face de la place de la Bourse, devant le miroir d'eau du 6 juin au 5 juillet 2015. Un joli voyage au cœur des vignes du monde lors d'une balade au bord de l'eau. **12** photos viendront s'ajouter sur la place Pey Berland du 13 au 21 juin. **8** autres clichés seront visibles devant le Palais des congrès, sur la période de Vinexpo, du 14 au 18 juin 2015. Et enfin, trois grands visuels de 15 mètres de long symboliseront le vignoble sur les espaces de détente créés sur le salon.





D.R.



© Z. Touton - A. Gazeaud



© Monts et Merveilles



D.R.

LE SEXE DES JOUETS

La galerie Tinbox présente le travail de Rustha Luna Pozzi-Escot dans le cadre d'une résidence de six mois menée à l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, l'EPHAD Grand Bon Pasteur, à Bordeaux. Posée dans le jardin de la résidence, la galerie mobile expose une série de pièces évoquant le monde de la boîte. Sac de frappe en doudous, gants en peluche, haltères en résine avec des inclusions de billes bleues pour l'une et de perles roses pour l'autre ou ceintures en peluche, bleus ou roses, là encore l'artiste détourne des matériaux ou des objets issus du monde de l'enfance pour fabriquer des accessoires de sport d'une nouvelle espèce. Les références aux stéréotypes de genres véhiculés en particulier par les jouets, leurs couleurs et leurs sujets occupent une place centrale dans ce travail. « *On laisse les garçons jouer à des jeux bien plus intéressants que ceux des filles* », affirme l'artiste. Ici, comme souvent dans son travail, elle pose un regard critique sur la fixité des identités masculines et féminines et sur la puissance de ces carcans inculqués dès la petite enfance. L'évocation des sports de combat est pour elle une invitation à s'entraîner à mener une lutte intime et collective contre ces conditionnements, à ne surtout pas s'y soumettre.

« **VERSUS I** », Rustha Luna Pozzi-Escot, jusqu'au dimanche 21 juin, jardin de l'EPHAD Grand Bon Pasteur, 6, avenue Charles-de-Gaulle, Bordeaux.
www.galerie-tinbox.com

DÉCLENCHEUR

La Fabrique Pola accueille la 15^e édition du Marathon de la photo, manifestation organisée par Le Labo révélateur d'images. Le principe est simple : il s'agit pour chaque candidat de réaliser, en 24 heures, 12 photographies en argentique sur 12 thèmes différents. Chacun remet ensuite sa pellicule au jury sans même avoir pu prendre le temps de découvrir les tirages réalisés lors de cette journée particulière. Si les participants ne doivent pas connaître les thématiques à l'avance, on a pu constater lors des précédentes éditions qu'ils pouvaient passer de grands sujets classiques et attendus tels que « Le printemps » ou « La vie en rose » à des propositions plus foutraques. On se souvient notamment des thèmes « Faut que ça saigne », « T'as pas fait la vaisselle » ou encore « Danseuse tartare » qui avaient débridé la créativité des concurrents... Le ton est donné, libre et ouvert à tous. La volonté est ici de faire de la photographie une aventure, un récit, que l'on retrace ensuite lors de l'exposition des résultats réunissant près 1 200 images. Si le concours et le temps limité transforment la proposition, ici comme souvent, en défi, celle-ci semble pourtant nous inviter dans le même mouvement à ralentir. Le passage à l'argentique et l'unicité de l'image redonnent une valeur souvent perdue à la réalisation d'une image, à ce qu'elle représente comme à sa composition.

Marathon de la photo, du samedi 27 juin au samedi 4 juillet, Le Labo révélateur d'images, Bègles.
www.lelabophoto.fr

ANIMALE MÉLANCOLIE

Pour ses 10 ans, le collectif d'artistes et performers Monts et Merveilles se risque pour la première fois à la présentation de son travail dans l'espace clos et abstrait d'une galerie d'art. Adeptes d'une « *pratique de la poétique tout-terrain* », ces « *penseurs de formes* » comme ils aiment à se définir mènent la plupart du temps leurs actions artistiques et participatives dans l'espace public. Ils ont choisi ici de confier le commissariat de l'exposition à Stéphanie Dauge. Un regard à la fois extérieur et complice posé sur ce travail qu'elle a choisi de déplier en trois volets permettant de traverser les principaux enjeux de leur démarche : la question du langage, le sport et l'espace public. Pour ce dernier volet, présenté en juin à la galerie des Étables, Monts et Merveilles dévoile une vidéo inédite intitulée *Marché d'intérêt national*. Ce film fait suite au court métrage *Le Complexe de la viande*, une comédie musicale sanguinolente tournée dans les anciens abattoirs de Bordeaux-Sud alors encore en fonction. Réalisé sur ce même site lors de la destruction des bâtiments, *Marché d'intérêt national* met en scène trois personnages en errance portant des masques d'animaux. L'humour et la violence mêlés du premier film semblent ici se fondre dans une lente mélancolie marquée par la poésie des espaces transitoires.

« **À votre service** », collectif Monts et Merveilles, jusqu'au dimanche 14 juin, galerie des Étables, Bordeaux.
<http://metmlab.tumblr.com>

LA SURVIVANCE DES FORMES

Les compositions numériques de Cláudio Reis sont à l'honneur de la galerie Xenon. Diplômé d'architecture et de photographie, le jeune artiste, né en 1980 à Vila do Conde au Portugal, a été primé à de multiples reprises. Il développe un travail plastique dans lequel l'architecture et la photographie d'architecture occupent une place centrale. Des paysages urbains ou des formes architecturales émergent hors de tout contexte. Détachées des habituelles contraintes fonctionnelles, ces bâtisses apparaissent comme en flottaison à la surface des images. Elles ordonnent des dimensions autonomes, des images d'architecture possibles, vaguement familières, qui révèlent peu à peu leur pouvoir de fascination, leur belle qualité d'étrangeté, leur intensité. Intitulée « *Ce qui nous regarde* » – en référence au titre d'un ouvrage de l'auteur Georges Didi-Huberman –, l'exposition réunit plusieurs séries de pièces parmi lesquelles on retrouve *The Sum of possibilities*. Cette dernière donne à voir des constructions émergeant de l'eau sous une lumière diffuse. Des présences spectrales au sujet desquelles l'artiste cite la parole de René Magritte à propos du mystère qui se loge en chaque chose : « *Il y a un intérêt pour ce qui est caché et que le visible ne nous montre pas. Cet intérêt peut prendre la forme d'un sentiment très intense, une sorte de conflit, pourrait-on dire, entre le visible qui est caché et le visible qui est présent.* »

« **Ce qui nous regarde** », Cláudio Reis, jusqu'au samedi 25 juillet, galerie Xenon, Bordeaux.
www.galerixenon.com

RAPIDO

Mercredi 3 juin, à 19 h, le 308 - Maison de l'architecture présente, dans le cadre du cycle de conférences « La forme de Bordeaux, un autre regard #02 », une rencontre sur le thème « **La ville en mutation #2/4** » avec Jean-Didier Vincent (neurobiologiste et écrivain) et Alexandre Chemetoff (architecte, urbaniste et paysagiste), animée par Benoît Lasserre (directeur départemental des éditions de la Gironde de Sud Ouest) et en présence d'Éric Audinet, directeur des éditions Confluences ; www.agorabordeaux.fr • À l'occasion de la parution de l'ouvrage **Pascal Convert - Commence alors la grande lumière du Sud-Ouest** de Didier Arnaudet, aux éditions Confluences, le Frac Aquitaine propose une rencontre avec l'artiste mercredi 10 juin, à 19 h, au hangar G2. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre du programme « Centenaire de Roland Barthes » en Aquitaine ; www.frac-aquitaine.net • Arc en rêve - centre d'architecture prolonge jusqu'au dimanche 16 août l'exposition « **Between the sun and the moon** » consacrée à l'agence Studio Mumbai architectes, fondée en 2005 par Bijoy Jain ; www.arcenreve.com

Institut Culturel
Bernard Magrez

JonOne
KING OF HARLEM

featuring
Mai Lucas



EXPOSITION
JUSQU'AU
23 AOÛT 2015

PLUS ENCORE À DÉCOUVRIR

COLLECTION DE L'INSTITUT
GALERIES DES NOUVEAUX TALENTS
RÉSIDENCES D'ARTISTES

CHÂTEAU LABOTTIÈRE - 16 RUE DE TIVOLI, BORDEAUX
OUVERT DU JEUDI AU DIMANCHE DE 14H À 19H
TARIF : 8 € / RÉDUIT : 6 €
WWW.INSTITUT-BERNARD-MAGREZ.COM

FRAC
AQUITAINE

dans le cadre du Centenaire de la naissance
de Roland Barthes - en Aquitaine

Lumières de Roland Barthes

Commissaire
Magali Nachtergaele

21 MAI

29 AOÛT
2015

Une invitation à découvrir, à travers
l'art contemporain et la collection
du Frac Aquitaine, la postérité théorique
et esthétique d'un des penseurs
les plus importants du XX^e siècle.

L'été aux bassins

Ouverture exceptionnelle
DIM 21 JUIN — 14H30 — 18H30
VISITES À 15H00 / 16H00 / 17H00

Chambre avec vues
ATELIER FAMILLE > 6 ANS
15H00 — 17H00
3€ / SUR INSCRIPTION

Concert Minimal Bougé

MER 1^{ER} JUILLET
19H00 — ENTRÉE LIBRE

Chambre avec vues

Avec Julie Duarte et
Émilie Fenouillat, artistes
ATELIERS CENTRES
D'ANIMATION 6-12 ANS
DU MAR 4 AOÛT AU VEN 7 AOÛT
14H00 — 16H00
GRATUIT SUR INSCRIPTION

Visites

INDIVIDUELS :
LES SAMEDIS 16H30 / GRATUIT
GROUPE SCOLAIRES OU CHAMP SOCIAL :
SUR RDV / GRATUIT
GROUPE : 15 PERSONNES MINIMUM :
SUR RDV / PAYANT
ANGLAIS OU ESPAGNOL SUR DEMANDE

FRAC AQUITAINE
HANGAR G2 / BASSIN À FLOT N°1
QUAI ARMAND LALANDE 33300 BORDEAUX
TRAM B / ARRÊT BASSINS À FLOT / PARKING
WWW.FRAC-AQUITAINE.NET

LUNDI - VENDREDI
10H00 — 18H00 / SAMEDI 14H30 — 18H30
FERMÉ LES JOURS FÉRIÉS
ENTRÉE LIBRE

FRAC
AQUITAINE

IMAGEIMATGE
CENTRE D'ART



...



RÉGION
AQUITAINE



Cela fait vingt ans que la compagnie Bougrelas agite son théâtre de rue burlesque, décalé, ludique. Pour l'Échappée Belle, à Blanquefort, elle déballe son plus grand tube : Fillharmonic Von Straße, détournement déjanté de musique classique, avec plus de deux cents représentations au compteur. Rencontre avec son directeur artistique, Christophe Andral.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



Cie Bougrelas © SILEX

BOUGRELAS, TOUJOURS LÀ

Le premier spectacle de la compagnie Bougrelas, en 1995, c'était quoi ?

Christophe Andral : *Histoires ubuesques*, une adaptation d'*Ubu roi*, d'Alfred Jarry. Le collectif s'est rencontré à l'IUT carrières sociales, on a monté un spectacle de fin d'année dans ce cadre. Et on a eu envie de continuer.

C'est l'acte de naissance de la compagnie. Trois ans plus tard, notre compagnie au départ amateur devenait professionnelle.

Les premières années, les pièces des Bougrelas étaient plutôt des adaptations théâtrales, des spectacles en salles. Puis est venu le temps du théâtre de rue. Pourquoi ce tournant ?

C. A. : Le premier spectacle de rue, c'est *Rêves et Paillettes*, en 1999, qu'on a créé pour le festival d'Aurillac. C'est là qu'on a découvert la rue, et ça nous a plu. On y a trouvé notre compte dans l'ambiance, les rencontres, quelque chose qui correspondait plus à ce qu'on était et ce qu'on cherchait. Le genre de théâtre qu'on fabriquait où se mêlaient la musique, la danse, toutes les disciplines, notre manière de s'emparer du burlesque, de la dérision, du décalage : tout ça se prêtait bien à la rue. Cela correspondait plus à nos aspirations, à une forme de théâtre populaire, dans le sens noble du terme. Et puis la rue a beaucoup mieux fonctionné pour nous que les spectacles en salles, en termes de réseaux et de diffusion. Depuis, on y est resté fidèle, à une exception près, le spectacle *Un riche, trois pauvres*, de Louis Calaferte. On s'est toujours attaché à faire des spectacles tout public.

Ce sont aussi les années où le théâtre de rue prend de l'ampleur à Bordeaux. À côté des Bougrelas se monte l'Opéra Pagaï...

C. A. : En fait, le collectif Opéra Pagaï s'est créé à partir de la Cie Bougrelas. Ce sont des gens qui faisaient partie des membres fondateurs. Puis deux projets artistiques différents ont vu le jour, mais c'est vrai qu'on était dans les mêmes aspirations au même moment. Le premier spectacle *Les Mélomaniaques* des Pagaï tournait en même temps que *Rêves et Paillettes*, avec des équipes artistiques très proches. On peut dire qu'on a grandi ensemble.

La dimension musicale a toujours été très présente dans vos créations, et c'est le cas dans Fillharmonic Von Straße, que vous présentez à l'Échappée Belle...

C. A. : Dans l'équipe, il y a plusieurs musiciens et un appétit particulier pour la musique. Au départ

du projet des *Fillharmonic*, la musique classique n'était pas forcément présente. Mais j'ai eu envie d'explorer ce domaine-là. Je suis moi-même musicien, et j'ai expérimenté la musique classique pendant dix ans au Conservatoire. J'ai eu envie d'aborder cette thématique, surtout de m'en amuser.

Parce que le burlesque, l'humour sont les moteurs de tous vos spectacles ?

C. A. : Oui, tout en essayant de raconter quelque chose. Il y a toujours cette volonté de passer par l'humour, la dérision, d'amener le regard sur un sujet. Sur les *Fillharmonic*, on s'amuse surtout des codes de la musique classique, qui est un milieu plein de conventions, pas très accessible de prime abord. L'idée, c'était d'amener la musique classique dans la rue, de la triturer un peu, d'être à la fois dans le respect des œuvres qu'on joue, et aussi de proposer un univers avec des personnages décalés.

Vous le jouez dans le cadre de l'Échappée Belle : c'est un spectacle à destination des enfants ?

C. A. : Les *Fillharmonic*, c'est un spectacle tout public, pas forcément jeune public, mais qui peut être vu par les enfants. Il y a plusieurs niveaux de lecture dans le spectacle, et on l'a beaucoup joué dans ce cadre familial. C'est souvent le cas pour les spectacles de la compagnie, avec une petite nuance pour le dernier, *Gluten Boob*, qui est plus délicat, qui parle de la maladie d'Alzheimer, de musique, d'une histoire d'amour de deux femmes. Dans les thématiques, c'est un peu moins léger.

A-t-il été difficile de tenir un collectif, un esprit de troupe, pendant ces vingt ans ?

C. A. : Difficile, non, car on est toujours là ! Mais les équipes ont évolué, des comédiens ont choisi d'autres voies, des nouveaux sont arrivés, qui ont apporté au fil des ans de la nouveauté, de la

fraîcheur, du renouveau. On a toujours été une compagnie ouverte aux uns et aux autres, il n'y a pas vraiment une direction artistique unique. Dans notre histoire, au gré des envies, chaque comédien a pu monter ses projets. Si j'assume la direction artistique, tous les projets ne sont pas pour autant les miens. La dernière création, par exemple, ne vient pas de moi, mais d'une comédienne de l'équipe, Aurore Leriche.

Avez-vous prévu des événements particuliers pour les vingt ans de la compagnie ?

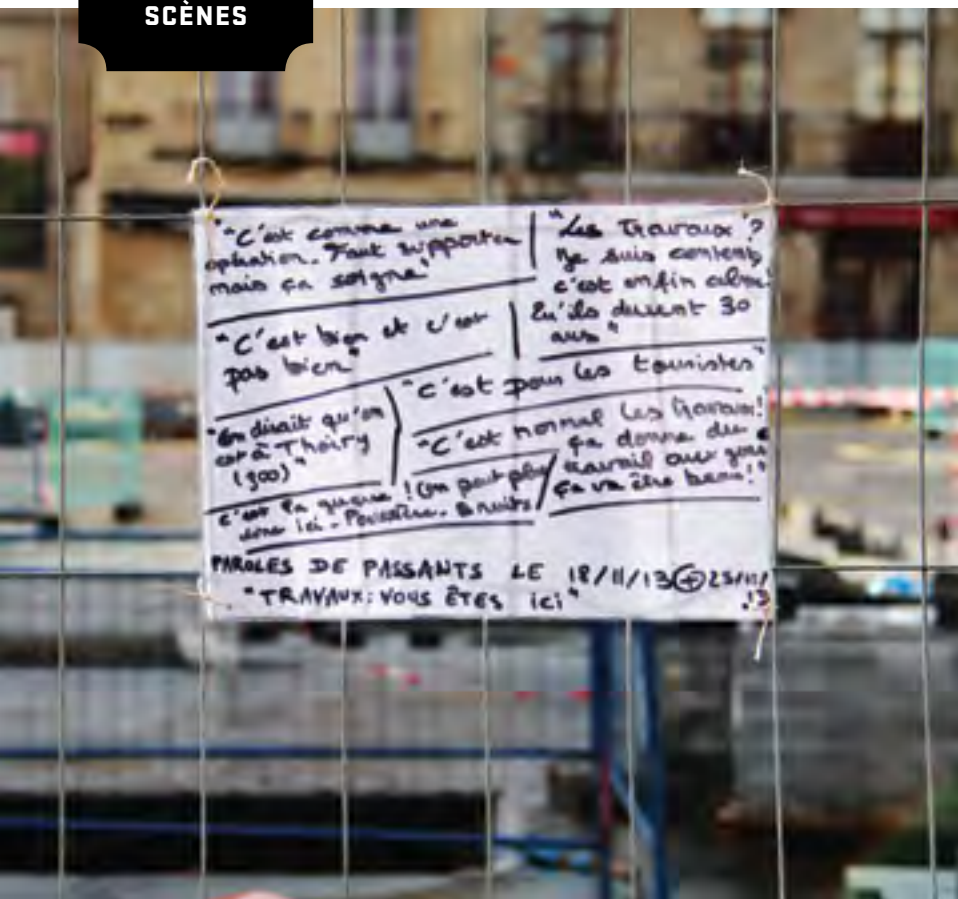
C. A. : Pour l'instant, non. On y réfléchit. On avait marqué le coup pour nos quinze ans, on avait alors pris la tête d'un collectif et d'un lieu, à Aurillac, pour inviter des compagnies croisées toutes ces années. Pour les vingt ans, la conjoncture générale compliquée nous oblige à être plus vigilants sur la gestion de la compagnie. C'est une période un peu trouble en termes d'avenir. On est confronté à la réalité de faire nos heures, de diffuser les spectacles. On n'est pas vraiment optimistes. On survit, même si on va sortir un spectacle, et si on travaille sur un nouveau projet de création.

Que vous retenez de votre parcours ?

C. A. : Qu'on a pu faire ce qu'on voulait, sans trop se poser de questions, qu'on a fait des paris risqués, comme celui de faire suivre *Rêves et Paillettes*, spectacle léger, de pure déconade, avec celui de Louis Calaferte, auteur contemporain controversé. On a toujours eu cette liberté de faire ce qu'on avait envie de créer, pas forcément là où on nous attendait. On ne s'est jamais laissé aller à faire un spectacle dans le but qu'il soit diffusé, vendu. L'an dernier, on a sorti *Gluten Boob*, un spectacle difficile. Et nous avons envie de continuer à cultiver cet esprit-là : se sentir libre de créer, se faire plaisir et faire plaisir au public.

Festival Échappée Belle, du mercredi 3 au dimanche 7 juin, parcs de Majolan et Fongravey, Blanquefort. www.lecarre-lescolonnes.fr

Fillharmonic von Straße, samedi 6 juin, 16 h 30 et 20 h ; dimanche 7 juin, 14 h et 17 h 30.



Les mots des passants glanés lors d'une permanence du lundi sur la place devant la crèperie. © Corina Airinei



Performance de Laure Terrier. © Corina Airinei

Chahuts retrouve pleinement la place Saint-Mich' du 10 au 13 juin. Le festival met un point d'orgue à quatre ans de travail pour le projet « Travaux : vous êtes ici ». L'équipe, les artistes et les habitants célèbrent cette mutation par un grand rite de passage collectif au cri : « On est encore là ! »

REPRENDRE PLACE

La place Saint-Michel devrait, le 10 juin, avoir refermé toutes ses béances après presque quatre ans de travaux. Le 24^e festival des arts de la parole, plus ancré que jamais dans le paysage du quartier, y plante son décor pour quatre jours de réappropriation. Signe qu'on rentre (un peu) à la maison : Jonathan Macias a scénographié la place avec salon, salle de bains, carré de pelouse, barbecue et bureau. Mais attention, ce n'est pas une inauguration ! Seulement le point d'orgue d'un projet au long cours porté par Caroline Melon, directrice de Chahuts, et son équipe. D'une présence obstinée, régulière, pendant le temps des travaux, qui a laissé des traces et des actes. « Le projet "Travaux : vous êtes ici" a commencé il y a quatre ans. On était un peu essoufflés par le rythme d'un festival annuel qui vous pompe l'énergie et vous empêche de profiter de l'événement. On avait envie de projets de fond. Tout s'est lancé autour des travaux de la place, des mutations du quartier, des inquiétudes et fantasmes que cela engendrait. Alors, on s'est installés là, et on a laissé les choses se dérouler, sans savoir où on allait. »

Les idées fusent, les langues se délient, des protocoles se fixent, juste pour voir : photographier la place une fois par semaine sous huit angles précis, tenir une permanence tous les lundis matin, accrocher les pensées poétiques ou les coups de gueule des passants sur les grilles du chantier, poser des actes récurrents avec les habitants (noter des trajets hebdomadaires dans le quartier, ramasser des chaussures, dessiner des stands du marché disparu à la craie)... Stop. Tout raconter serait trop long. Caroline Melon,

directrice qu'on sait volubile et enthousiaste, est intarissable. En empathie totale avec le projet et ceux qui l'ont porté. Peut-être cela tient-il au sujet si mobilisateur – qui n'a pas un avis sur la question de la gentrification de Saint-Mich' ? – qui dévoile également « des mutations intérieures » et plus personnelles.

À tant prendre le temps que les choses se révèlent, le résultat s'est avéré... monumental. Une somme de photos, de calendriers, d'actions, d'écritures, de performances, de cahiers bien remplis, de lettres – qu'il aurait été dommage d'enterrer. La Grande Exposition dans la halle du marché des Doves a été confiée à la scénographe nantaise Hannah Daugeilh pour construire ce récit visible de l'aventure.

L'édition 2015 sera donc amoncellement, aboutissement. Dans une version très autocentrée sur son quartier et une programmation volontairement réduite. « On est plus dans l'occupation de l'espace que dans la consommation de spectacles. » Mais les artistes mailleront l'espace de leurs interventions. Il y a ceux qui ont suivi les quatre ans de chantier, à savoir la danseuse et chorégraphe Laure Terrier et ses interventions *in situ*, dont sa *Forêt des écoutants* ; l'auteur Hubert Chaperon et ses *Ginkroniques* ; Corina Airinei – également administratrice de Chahuts – et ses 4 000 photographies des travaux dont certaines exposées en grand format chez les commerçants. Il y a ceux qui sont plus déconnectés du contexte, mais dont les propositions collent à cette agitation du territoire, à l'esprit participatif du festival. Dans cet esprit très Saint-Mich', Chahuts 2015 a

laissé une (petite) place à des artistes d'ailleurs : le duo Fournet/Defoort et ses jeux performatifs ; la *Happy Manif* du chorégraphe David Rolland et sa frénésie contagieuse par écouteurs ; le *Rictus de Garniouze*, déclamation déchirante et sensible inspirée des *Soliloques du pauvre*, et la *Lecture for Every one* de Sarah Vanhee, artiste flamande qui s'immisce par surprise dans des réunions d'entreprises pour y dire un texte personnel, soulevant un débat là où personne ne l'attendait. Quant aux lignes rassembleuses et traditionnelles du festival, elles seront bien là : un repas de quartier gigantesque le vendredi soir, le bal de clôture de retour sur la place, une soupe à l'oignon à cinq heures du mat' aux Capus, une battle de hip hop, les Greetchahuteurs, et, bien sûr, l'indéboulonnable 7^e étage et demi (QG de Chahuts), au centre social. Dans cette grande cérémonie cathartique, Chahuts ne pouvait pas réinvestir l'espace sans dire au revoir à l'ancienne place. L'inauguration sera placée sous la marque de deux grandes propositions collectives. *Les Pleureuses*, une performance imaginée par Cécile Maurice comme un rite de passage assez fort pour faire le deuil de ce qui n'est plus. Et « Arriver là et en faire quelque chose » pour trois cents participants ou comment réinvestir l'espace collectif. Et tourner la page. Enfin. **SP**

Chahuts – festival des arts de la parole, du mercredi 10 au samedi 13 juin, quartier Saint-Michel, Bordeaux.
www.chahuts.net

Chahuts a confié à l'auteur
Hubert Chaperon le soin de porter
son regard sur les mutations
du quartier Saint-Michel.
Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE GINKRONIQUES

Le festival Chahuts va bientôt remettre dans l'armoire son bleu de travail et son casque de chantier culturel. Depuis quatre ans, en portant plus que de coutume notre attention sur la vie du quartier en mutation, nous aurons un peu ralenti la fuite du temps. Nous aurons, de bout en bout, tendu le fil d'un récit proche de la vie des habitants et des usagers de Saint-Michel. Les questions qui se posaient, les inquiétudes, ont reçu des réponses contrastées, et l'avenir reste toujours imprévisible et mystérieux. Sur la place, une sorte de monument, qui fait partie des meubles, s'est rappelé à nous régulièrement. Lui aussi, à sa façon, rythmait un temps avec lequel nous nous sentions en accord. Il est souvent revenu dans la conversation, comme s'il avait quelque chose à nous dire. Nous avons choisi de lui confier le récit de ces années de travail. C'est le ginkgo biloba... Un soir, pendant le festival Chahuts, il prendra la parole, cela ne se reproduira pas de sitôt ! Il pourrait dire : « Le clébard de Marcel, c'est un petit roquet au regard implorant qui vient

quotidiennement se soulager à mon pied. Marcel dit toujours de son chien : "Il ne lui manque plus que la parole !" Jamais un humain n'a dit cela d'un arbre, il me semble. Les hommes s'intéressent plus aux chiens qu'aux arbres ! Vous avez tendance à regarder vers le bas, vous rentrez la tête dans les épaules, et en avant ! vous passez votre chemin sans me voir ! Quand il fait grand vent, on ne dit pas : l'arbre chante. Jamais. À la question "qu'est-ce que c'est que cette voix ?" on répond "c'est le vent". Non, c'est l'arbre ! Excusez-moi de vous contredire. C'est l'arbre ! Sans moi, ce vent-là serait muet et s'éparpillerait dans l'espace vide. Ce malentendu est à l'origine de la surdité des humains. Vous ne vous êtes jamais initié à notre langage, vous nous croyez muets et insensibles. Ne vous est-il jamais venu à l'idée que nous avons besoin de compenser notre immobilité par d'autres aptitudes ? Oui, c'est l'arbre qui a inventé le langage et l'a transmis à l'homme, qui avait, il faut le



reconnaître, des aptitudes exceptionnelles. C'est en écoutant et en imitant les arbres chantant dans la nuit que les humains ont peu à peu, par imitation, avec le souffle des émotions qui gonflaient leurs poitrines, fait vibrer les membranes de leurs gorges. Moi, le ginkgo biloba, j'y étais. J'ai entendu les premiers cris des premiers hommes, il y a moins de dix millions d'années. Cela ressemblait beaucoup aux jappements des chiens que vous vénerez aujourd'hui ! »

Festival Chahuts,
du mercredi 10 au samedi 13 juin.
www.chahuts.net

PROPRIÉTAIRES-BAILLEURS
AGENCES IMMOBILIÈRES

**VOUS LOUEZ UN
LOGEMENT
ET VOUS AVEZ BESOIN
de GARANTIES ?**



Avec la Région Aquitaine,
vous êtes assurés de **louer** auprès d'un jeune en
formation **en toute sérénité.**

Pour louer un logement autonome (appartement, studio) :
SIRES Aquitaine 05 56 51 57 66 / www.cle.aquitaine.fr



RÉGION
AQUITAINE



CLÉ Aquitaine

SIRES





L'utopie urbaine du Bruit du frigo érige sa Grand-Rue temporaire à Bordeaux-Sud, en même temps que le festival Un quartier qui bouge. Détournements, festivités et laboratoires de l'éphémère, place Ferdinand-Buisson, du 19 au 26 juin.

ON DIRAIT LE SUD

C'est comme ça avec le Bruit du frigo. On les lâche une année sur un ring à la Benauges, on les retrouve deux ans plus tard, place Ferdinand-Buisson, à Belcier et Carle-Vernet. Que ce laboratoire d'expériences urbaines et d'autres modes de penser la ville arrivent quelque part, et s'y décanter un esprit Do It Yourself, un mix inventif entre projets associatifs, artistes et habitants. Cette fois-ci, c'est La Grand-Rue. En version contreplaqué. Le Bruit du frigo avait cette envie d'un vrai concentré d'humanité, là, au sud des rails, dans un quartier en pleine mutation, d'un événement qui rassemblerait tout le monde, du facteur aux commerçants, des prostituées aux balayeurs.

S'il y a bien eu, en mai dernier, un temps de préfiguration, la greffe finale a vraiment pris cette année, notamment à travers sa fusion avec le festival Un quartier qui bouge, temps fort de Bordeaux-Sud qui existe depuis 2006. La Grand-Rue sera donc un espace à la croisée d'une fête populaire de quartier et d'un laboratoire urbain fabriqué par les habitants sur la place Ferdinand-Buisson, du 19 au 26 juin. Un espace à s'approprier jour et nuit, avec une longue liste à la Prévert pour énumérer ce qui s'y passera : des commerces qui changent d'enseigne chaque jour, une cuisine mobile au four à bois, une immersion littéraire nocturne, des projections, un croquimaton, de la cosmétique gourmande, des vélos rigolos, un jeu de l'oie, un atelier Pffneus, une bibliothèque de rue, des concerts, un vide-grenier... Et ainsi de suite jusqu'à épuiser la totalité des propositions nombreuses – très

nombreuses.

Le Bruit du frigo a conçu une rue hors sol mais pas hors réalité. Depuis deux ans, Anne-Cécile Paredes, photographe, et Gwenaëlle Larvol, plasticienne, travaillent à se fondre dans le paysage de Bordeaux-Sud, à ouvrir les yeux, rencontrer et apprivoiser doucement habitants, associations et structures. « *La première année a été une vraie prise de contact, les artistes sont venus en résidence. Nous sommes allés à la rencontre de toutes les associations sans exception, et sans se soucier de leur objet. On a pris le temps de se connaître et d'imaginer comment ce projet pouvait leur servir. Depuis le mois de janvier, on se rencontre, tous ensemble, une fois par mois.* » D'un côté une équipe d'urbanistes, plasticiens, architectes, doux rêveurs – on leur doit les Refuges périurbains de l'agglomération, les improbables randonnées en terres métropolitaines – et leurs artistes invités (Bruce Bégout, Samuel Boche, Geneviève Rando...), de l'autre des associations et habitants d'un quartier en pleine prémutation, celui d'avant Euratlantique, ses bureaux high tech et sa LGV. Un site dédié – <http://bruitdufrigo.wix.com/la-grand-rue> – raconte ces rencontres, ce temps long, dévoile les comptes-rendus de réunion et les synergies rassemblées.

Ce travail pied à pied avec le terrain a fait surgir de belles folies et d'incroyables binômes. Anne de Sterk, poète et performeuse sonore, a œuvré avec la SNCF pour proposer son happening sonore et clandestin dans la gare Saint-Jean. La Capsule, cuisine nomade érigée par Astrolabe, le

centre d'animation et le collectif Nous Sommes s'attacheront les services des chefs de cuisine en vogue, comme celui du restaurant Miles. La nuit, la précarité, le tri de la poste d'Armagnac sont autant d'entrées pour raviver l'esprit de la rue. L'écrivain et philosophe Bruce Bégout a pris le temps de déambulations nocturnes qui donneront lieu à *Immersion*, une plongée dans les mots et la vidéo. En autre arpenteur des villes, Samuel Boche partira à la recherche de débris, fragments, matériaux, glanés pour se construire un espace à vivre, dans la rue, un habitat précaire, une prise d'espace public. Marie Bouts, dessinatrice et récolteuse d'histoires, s'est lancée dans une série de dessins/cartes postales de Belcier que chacun sera libre d'envoyer « *aux absents et disparus* » et qu'elle lira à haute voix dans la rue.

De cette occupation temporaire totale et festive, inaugurée le soir du 19 juin, que restera-t-il après, lorsque les projets sur papier glacé des urbanistes verront le jour ? « *Il était clair, dès le départ sur ce projet, qu'on ne se plaçait pas dans un regard de prospective urbaine. On était à l'endroit que les projets d'Euratlantique n'abordaient pas. On s'est placé en creux, tout contre. Mais à côté.* » **ST**

La Grand-Rue, du vendredi 19 au vendredi 26 juin, place Ferdinand-Buisson, entrée libre. www.bruitdufrigo.com



© Hervé Padirac



On a croisé au Black List, à côté de la rédaction, Jean-Louis Sissac, présentateur des soirées PechaKucha à Bordeaux. On lui a dit que ça faisait bien longtemps qu'on ne l'avait pas vu danser sur scène et balancer des trucs pas sympas sur les créatifs bordelais. Il a accepté de nous dire pourquoi on doit attendre aussi longtemps avant de subir tout ça.

PRECHQUE CHAT

« À chaque fois, c'est la même chose. Quand on boucle la dernière, on promet qu'on va enchaîner la suivante, caler une date et une liste. Et c'est presque ça. Mais avant d'entendre les trompettes du générique et d'écouter les invités en faisant du eye contact, il faut trouver un partenaire, un lieu, et réunir toutes les conditions pour accueillir les amateurs fidèles et toujours nombreux attachés au concept de PechaKucha. »

En japonais, cela signifie bruit de conversation ou « blabla ». Un projet inventé par Astrid Klein et Mark Dytham, qui trouvent que les architectes parlent beaucoup trop longuement quand il s'agit de leur travail. Ils ont expérimenté un format simple de vingt images qui défilent automatiquement toutes les vingt secondes. Cela permet d'en apprendre suffisamment sur un sujet – on parle de tout dans PechaKucha – et de retenir des choses sans mourir d'ennui. À ce format imposé à une douzaine de speakers stressés on y ajoute un lieu cool, avec un bar, de la bière et un public sympa. La première soirée s'est déroulée en 2003 au club SuperDeluxe de Tokyo.

Aujourd'hui, 837 villes dans le monde participent à la fête. Le volume 12 de Bordeaux est programmé mercredi 24 juin, à Darwin, grâce à Philippe Barre et à son équipe. « Nous avons tous gardé un super souvenir de la Global Night organisée en 2013 sous la halle. C'était génial : de l'espace, des gens joyeux, des chatons, de la bière et beaucoup d'amour. L'amour, c'est le secret d'une présentation réussie en vingt images : il ne faut jamais oublier que les plus belles histoires sont celles qu'on ne vivra jamais. On boit une bière ensemble le 24 les yeux dans les yeux ? »

On verra ça.

Adrien Roog

Mercredi 24 juin, 20 h 20, Darwin, caserne Niel.

PechaKucha Night est conçu et partagé par Klein Dytham Architecture. **#PKNBX12** est un événement programmé par Le bureau baroque (Laurent Tardieu et Alan Gentil, architectes), Jean-Louis Sissac et Jean-Christophe Wasner.



À L’AFFICHE par **Alex Masson**

© Docks 66

BORD DE MÈRE

Les égéries de la Nouvelle Vague ont été plus exotiques qu'on ne le croit. Dans les années 1960, Kyoko, une Japonaise, a fugitivement conquis le cœur de ses cinéastes. Sa fille, née en France, n'en savait rien. Normal, sa mère ne lui avait rien dit. Encore moins qu'elle l'aimait. Akiko va découvrir ce passé lorsqu'elle doit ramener les cendres de sa génitrice au Japon. *Cendres* fait des allers-retours entre les cultures, les époques et deux générations de femmes. Tous feuillent avec grande délicatesse un double journal intime qui mue en feuilleton aussi captivant qu'imprévu. Les lignes parallèles d'Akiko et Kyoko finissant par se rejoindre, pour écumer dans de belles vagues d'émotions.

Cendres, un film d'Idrissa Guirou et Mélanie Pavy, sortie le 10 juin.



© Epicentre Films

ÂGE TENDRE

Personne n'avait encore jamais osé le dire, mais le cinéma pour teenagers n'est finalement qu'un concours de bites autour de qui se fera dépuceler le premier. *L'Éveil d'Edoardo* est étonnamment frontal face à ce sujet, jusqu'à affubler un dadaïste d'un phimosis – un durcissement du prépuce rendant douloureux le moindre frottement du pénis. Pour autant, très loin de la trivialité d'*American Pie*, Duccio Chiarini en fait la barrière empêchant un ado de passer à l'âge adulte. La symbolique est casse-gueule, mais le film évite tous les écueils, accompagnant cet élan vers l'émancipation avec une étonnante tendresse. Cru en apparence, très joliment fleur bleue en vérité, *L'Éveil d'Edoardo* a compris qu'il faut aller en douceur pour raconter l'âge des premières fois.

L'Éveil d'Edoardo, un film de Duccio Chiarini, sortie le 17 juin.



© Twentieth Century Fox 2015

PRIS DANS LA GLACE

Le talent de Thomas Vinterberg a été révélé avec son film *Festen* – l'un des parangons du cinéma moderne des années 1990. Il y avait donc de quoi être méfiant à l'idée de le voir s'attaquer à un classique de la littérature britannique. Thomas Hardy n'a pourtant pas à se retourner dans sa tombe, Vinterberg n'a rien trahi du parcours d'une jeune femme émancipée dans l'Angleterre victorienne. Il a même eu la bonne idée de ne pas « décorseter » ses émois, les cuisinant à feu doux. En faisant grimper la température doucement, le Danois signe un étonnant mélodrame : sec mais sans cesse palpitant, pastoral mais intime. *Loin de la foule déchaînée* rappelle que le feu sous la glace est un des plus brûlants.

Loin de la foule déchaînée, un film de Thomas Vinterberg, sortie le 3 juin.



© Pretty Pictures

JUNGLE FEVER

En coulisses, *Manos Sucias* raconte à sa manière la mondialisation : un réalisateur d'origine polonaise, Josef Kubota Wladyka, et un coproducteur américain, Spike Lee, suivent deux frères pêcheurs afro-colombiens remontant un fleuve avec cent kilos de cocaïne planqués sous leur barque. Le registre marquant, lui, cinéma social et film à suspense. Autour du phénomène des narco-torpilles et de ses dégâts collatéraux, *Manos Sucias* incarne la moiteur d'une Amérique latine où la jungle est autant humaine que végétale. Comme si on avait demandé aux Dardenne de mouiller la chemise. On ne sait jamais quelles scènes sont les plus tendues : celle des deux frères qui s'affrontent ou celle de la poursuite qui s'engage, à la nage puis sur des rails désaffectés.

Manos Sucias, un film de Josef Kubota Wladyka, sortie le 17 juin.

NEWS

PLUS C'EST COURT...

Vous avez jusqu'au 15 juillet pour Faites court ! Première édition dédiée aux courts métrages initiée par *Le Film français* et HD1 qui lancent l'appel à candidatures. Peuvent concourir des films d'une durée de 3 à 6 minutes, tournés en HD, libres de droit, sur le sujet « Femmes(s) ». Marraïne : Clotilde Courau. Le détail des conditions est à retrouver sur : <http://www.hd1.tv/faites-court/>

FIFIB 2015

L'appel à films (courts et longs) du Festival international du film indépendant de Bordeaux est d'ores et déjà ouvert. Tous les critères de sélection sont spécifiés sur le site du festival : www.fifib.com

MÉCÉNAT

La Fondation Jean-Luc Lagardère attribue une bourse de 25 000 € à un jeune auteur de documentaire de moins de trente ans ayant déjà réalisé un documentaire diffusé à la télévision, dans des festivals ou des cinémas. Les dossiers de candidature sont téléchargeables sur le site de la fondation et doivent être retournés avant le 13 juin 2015.

www.fondation-jeanlucagardere.com

GO PRO !

Dans le cadre des Rencontres Cinéma de Gindou, l'appel national est lancé pour le programme « La Ruche » qui propose une formation et un accompagnement à l'écriture de scénario destiné à des personnes, âgées de vingt à trente ans et ayant une pratique autodidacte du cinéma, qui souhaiteraient s'inscrire dans une démarche de professionnalisation. Ces personnes bénéficieront d'une formation théorique et pratique, et d'un accompagnement individualisé avec des tuteurs expérimentés allant de l'écriture de scénario jusqu'à la mise en relation avec des sociétés de production. L'appel est national et huit candidats seront retenus. Le dispositif s'articulera autour de séjours en résidences et d'une journée de rencontres avec des producteurs. Date limite : 15 juin 2015.

www.gindoucinema.org/index.php/la-ruche/la-ruche-2015

CLUB MED

Le Festival international du cinéma méditerranéen de Montpellier ouvre son appel à films pour sa 37e édition, qui aura lieu du 24 au 31 octobre. La date limite des inscriptions est fixée au 21 août pour les longs métrages, et au 15 juillet pour les courts métrages, documentaires, bourses d'aide.

Pour plus de précisions : www.cinemed.tm.fr



D. R.

ZOOM SUR par Sébastien Jounel

Sébastien Boatto a créé Docteur Script, il y a cinq ans. Il nous parle du métier de script doctor, encore méconnu en France.

AIDE À L'ÉCRITURE

Qu'est-ce qui vous a conduit à créer Docteur Script ?

J'ai fait une formation d'écriture et d'expertise de scénario. J'ai eu la chance de faire un stage au CNC, puis dans une boîte d'expertise de scénario... Ensuite, j'ai commencé à enseigner, ce qui m'a permis de diriger des écritures, c'est-à-dire d'être une sorte de miroir, de mécanicien du scénario : comment structurer une histoire, développer un personnage, etc. Après quatre-cinq ans d'enseignement, j'ai eu envie de lancer ma boîte de *script doctoring*. Au début, c'était assez compliqué, parce que j'étais nouveau sur le marché. Mais, au bout de cinq ans, des gens m'ont fait confiance. Les films sur lesquels j'ai travaillé ont pu se faire, ont reçu des prix, tournent dans les festivals.

Concrètement, quel est le rôle d'un script doctor ?

Concernant l'auteur, j'apporte une vision extérieure quand il n'a plus suffisamment de recul sur son scénario. Entre les moments d'écriture, j'organise des sessions de travail où l'auteur raconte son histoire, soumet ses idées, où je vais lui proposer d'autres voies, etc. Je l'aide à écrire sans être un coauteur. C'est un travail sur la longueur qui peut durer entre trois mois et un an, jusqu'au moment où je « valide » son travail. Concernant le producteur, je fais une évaluation du scénario. Je lui donne un deuxième avis, je lui indique s'il faut une réécriture.

Est-ce un métier répandu ?

Les *script doctors* sont très répandus aux États-Unis. En France, il y a quelques années, c'était un travail effectué par des scénaristes qui voulaient arrondir leurs fins de mois. Je ne vais pas dire que je suis le premier à avoir fait du *script doctoring* pur, mais je crois que oui. Je ne suis pas scénariste, je ne suis que *script doctor*. Le métier s'installe petit à petit. Cependant, le retour que j'ai des clients potentiels que j'approche me fait dire que le *script doctoring* n'est pas encore suffisamment ancré en France. Parfois, c'est violent. Les métiers de scénariste et de *script doctor* sont complètement différents. Le dernier est un mécanicien qui répare la formule 1 pour que le pilote aille plus vite.

Quelles sont les erreurs récurrentes que vous avez pu relever chez les scénaristes ou apprentis scénaristes ?

Il y en a une très longue liste, mais l'erreur type, c'est le problème de l'écriture littéraire. Beaucoup de scénarios sont écrits comme un roman qui entre dans la psyché du personnage. La question est de savoir comment ça se traduit en images et en sons. « *Jean pense à Joséphine en buvant son café* », dans un film, ça donne « *Jean boit son café* »... Il faut adopter une écriture où l'auteur doit à la fois être compréhensible pour un lecteur novice et anticiper la mise en scène pour transmettre les informations au spectateur.

www.docteur-script.com



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION



Wizard of Gore - D.R.

De 1996 à 2005, Guillaume Richard a édité *Trash Times*, fanzine dédié à la cause des films d'exploitation et de série B – une publication respectée au sein de la communauté des fans et régulièrement soutenue par des grands titres spécialisés tels que *Starfix*, *L'Écran fantastique* ou *Mad Movies*. À la surprise générale, après dix ans de silence, *Trash Times* refait son apparition pour un quinzième numéro. L'occasion de revenir avec l'éditeur underground sur ses amours cinéphages.

Propos recueillis par **Guillaume Gwarddeath**



D.R.

PROFANATEUR DE SOUS-CULTURE

Comment expliquer le come-back de *Trash Times* ?

C'est l'envie d'écrire et de faire partager ce que j'aime. À la fin de la première série de *Trash Times*, j'ai fait quelques piges pour *Mad Movies*, pour un éditeur de DVD et, plus récemment, j'ai collaboré à l'aventure du magazine *Metaluna*. Après un dernier projet non abouti, je me suis dit que ça serait dommage de gâcher toute cette motivation retrouvée. Alors j'ai adapté à *Trash Times* cet angle « sous-culture vintage : ciné, rock, comics » qui me passionne. Dans ce nouveau numéro, j'ai tout écrit et j'ai fait l'intégralité de la maquette, comme à mes débuts !

Quel en est le sommaire ?

Protéiforme et tentaculaire : ça parle de labels vidéos cultes, de bandes dessinées d'épouvante, de catch mexicain avec Santo ; il y a de la sexexploitation, du Bettie Page scandaleux, du freak, du nerd, du punk...

Je suppose que tu as passé ton adolescence à ingurgiter des films ?

J'ai eu la chance d'avoir un père cinéphile, et, très tôt, il y a eu un magnétoscope dans le salon. Après quoi, j'ai pu partager ma passion avec des potes. On faisait des sessions bière/VHS. Il y avait aussi des cinémas pas encore franchisés, comme l'ancien Français, où l'on pouvait voir

de tout, braver l'interdiction aux moins de seize ans, et même gruger pour voir deux films dans la journée... La disparition des petites salles de quartier, dans les années 1980, ça a été triste. Jusqu'au Jean-Vigo, il n'y a pas si longtemps, dont

on avait essayé de sauver la programmation en se fédérant avec quelques assos bordelaises. En vain. Mais je suis plus de la génération VHS.

Connaissais-tu Ciné-World, ce vidéoclub de Bègles spécialisé en films de série Z dans les années 1990 ?

Oui, à une époque, c'était un peu une seconde maison. On pourrait écrire un bouquin là-dessus ! Le gérant s'appelait Octavio, un drôle de bonhomme d'une quarantaine d'années,

un peu lunatique. Il ne savait ni lire ni écrire, mais sa passion pour le fantastique, l'horreur et l'action lui permettait de surmonter tous ses handicaps. Il avait une mémoire incroyable et sa femme l'aidait beaucoup. Le mec avait loué de la VHS toute sa vie et avait amassé au fil des ans tout ce qui était sorti en locatif dans ses genres de prédilection depuis les débuts du support, plus de cinq mille références ! J'ai passé un été incroyable à reclasser tout ça pour mettre à jour son catalogue – c'était avant Internet –, des journées de vacances dans l'arrière-salle, entouré de milliers de cassettes. C'était un dingo

« La disparition des petites salles de quartier, dans les années 1980, ça a été triste. »

adorable qui avait transformé sa boutique en train fantôme. Il moulait des masques en latex à l'effigie de ses monstres favoris et les exposait sur des mannequins, dans les allées, avec des présentoirs en forme de cercueil. Les murs et le plafond étaient remplis d'affiches et de gadgets d'Halloween. On le trouvait derrière le comptoir, dans l'obscurité, à regarder des films sur son vidéoprojecteur. Il importait aussi régulièrement des vieux films en V.O. inédits en France. Ça m'a permis de parfaire ma cinéphilie.

Te considères-tu comme étant ce que l'on appelle un « geek » ou un « nerd » ?

Si le fait d'amasser pendant vingt-cinq ans des comics, des vidéos et DVD, des zines et des bouquins, c'est être *nerd* ou *geek*, alors je dois être une bête comme ça. Mais il n'y a pas de « compulsivité » chez moi, ni de « collectionnisme ». J'ai des goûts assez particuliers et des critères assez sélectifs, même en termes de sous-culture. Heureusement pour mon budget.

Ressens-tu de l'affection pour les geeks ?

J'ai plus d'affection pour le *geek* de foire qui égorgeait des poulets avec les dents au siècle dernier.

Trash Times Release Party

soirée de lancement avec projections, concerts et show burlesque),
jeudi 11 juin, 19 h 30, I.Boat.
www.facebook.com/trashtimes



Suivez le guide!

Les itinéraires de randonnée en Aquitaine



Envie d'une balade en Aquitaine ? L'application itiAqui vous propose des itinéraires de randonnée à pied, à vélo, à cheval et en bateau.

Près de chez vous, ou en vacances, **sélectionnez votre parcours et suivez le guide interactif et géolocalisé** : carte de la randonnée, étapes, points d'intérêt, photos, vidéos, couplage GPS...



Par critère



Par localisation



Par territoire



Tous les circuits



**RÉGION
AQUITAINE**

aquitaine.fr

Téléchargez gratuitement
l'application sur

Disponible sur
App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

UCAR

vous simplifie la vie en la rendant moins chère



jusqu'au 30/06/15
10% de remise
sur les locations
du lundi au vendredi

24€

/24h*

50€

/24h*

UCAR BARRIERE D'ARES

29 BD ANTOINE GAUTIER 33000 BORDEAUX

TEL : 05 56 05 60 00

UCAR.BORDEAUX@ORANGE.FR



* Location sans permis A, assurance (200k et 100k) et 100 km/heure, sans congé, 8.790€

** Catégorie L (3 à 7 cv), assurance (200k et 100k) et 100 km/heure, sans congé, 8.210€

L'assurance de la UCAR est à la carte. Modèles non contractuels. Les conditions générales de location sont applicables.



TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

TOUT CE QUE VOUS PENSEZ POURRA ÊTRE RETENU CONTRE VOUS

La loi sur le renseignement ratifiée, un programme espion de la NSA appelé Skynet, comme dans *Terminator*, une Anonymous prévient la police, restée sourde, deux jours avant l'attentat au Texas... L'actualité liée à la cybersurveillance fait passer 1984 pour une petite fable et la réalité pour un remake de film d'espionnage. C'est peut-être du côté de la fiction qu'il faut porter un regard pour comprendre le présent et entrevoir ce que réserve l'avenir.

Deux films récents, *Citizenfour*, de Laura Poitras, et *Hacker*, de Michael Mann, dressent le tableau de cette collusion contrenature entre cybermonde et monde réel.

Le premier est un documentaire dédié à Edward Snowden, dernier volet d'une trilogie consacrée aux États-Unis post-11 septembre 2001. Au fil des séquences, dignes d'un thriller paranoïaque, entre échanges de mails cryptés et rendez-vous secrets, les révélations du jeune informaticien font prendre la mesure du glissement de la protection vers la surveillance généralisée, de la sécurité vers la suspicion totale. Pour vivre heureux, vivons traqués ? Derrière nos écrans se livre une guerre invisible contre la vie privée, à grands coups d'algorithmes.

Dans *Le Bureau des Légendes*, la série créée par Éric Rochant, un technicien explique qu'il est possible de prévoir tel ou tel événement criminel en analysant le mouvement des appels téléphoniques dans une zone localisée... La prédiction et la prévention sont indissociables. La police « precog » de *Minority Report* existe bel et bien.

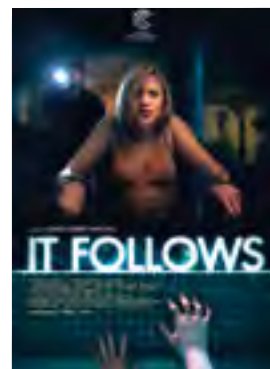
Hacker offre quant à lui non pas une réflexion frontale sur cette guerre dématérialisée, mais une esthétique, ce qui est tout aussi important. La première séquence invite à un voyage fluide qui lie dans un même mouvement le macroscopique et le microscopique, les réseaux lumineux zébrant la Terre vue de l'espace et les impulsions d'octets viraux qui contaminent les circuits imprimés de la station de commande d'une centrale nucléaire. Le cliquetis des claviers d'ordinateur se substitue aux échanges de tirs. Appuyer sur la touche « Entrée » est plus menaçant que presser une gâchette. Contre ce type d'attaques abstraites qui se jouent de l'espace et du temps, Michael Mann impose la grossesse physique de son héros, Hathaway (Chris Hemsworth, connu pour son rôle de Thor chez Marvel). Son corps massif se débat sans cesse, bousculé, blessé, lancé dans une multitude de courses-poursuites – c'est-à-dire dans la concrétisation de l'espace-temps. Hathaway contrecarre les attaques virtuelles en y opposant une résistance de chair et de sang. Les fluides du corps en mouvement contre la fluidité des flux d'information. Comme Snowden, il incarne une frontière entre le monde réel et le monde virtuel, un rempart contre leur interpénétration. Comme eux, le cybercitoyen doit exister en tant qu'entité réelle, matérielle, physique, pour s'opposer à la constitution d'un cybertotalitarisme sous le prétexte du (cyber)terrorisme. Sans quoi, vivre son intimité nécessitera d'agir comme un espion.

REPLAY par Sébastien Jounel



Bébé Tigre
de Cyprien Vial
Blaq Out,
sortie le 2 juin

Le premier long métrage de Cyprien Vial n'est pas un documentaire animalier, comme son titre pourrait le laisser penser. À moins de considérer l'être humain comme un animal dont les attitudes vis-à-vis de ses congénères sont ambiguës. L'histoire est celle de Many, arrivé clandestinement en France et abandonné à l'assistance publique par son passeur. Deux ans plus tard, il est un modèle d'intégration. Mais sa vie d'adolescent est bouleversée par sa double culture, indienne et française, il est déchiré par le choix impossible entre profiter égoïstement de sa situation et venir en aide à ses parents restés au pays. Polar réaliste jamais « socialisant », *Bébé Tigre* expose la collision entre le confort individualiste et le devoir de solidarité vis-à-vis de la communauté. Une fable brillante sur l'immigration et l'intégration.



It Follows
de David Robert Mitchell
Metropolitan
FilmExport,
sortie le 4 juin

Même si *It Follows* est pétri de références aux classiques de la série B horrifique, il n'en est certainement pas un énième ersatz. Plutôt que d'en faire une compilation béate, comme il est coutume de le faire dans le genre, David Robert Mitchell y déploie une mise en scène brillante, donnant de l'épaisseur à chacun de ses personnages et, surtout, en jouant sur l'ambiguïté d'un point de vue qui n'est attaché à aucune vision. Soit la production d'une angoisse latente, sous-tendue dans chacun des plans (par ailleurs d'une grande beauté plastique). La malédiction sexuellement transmissible qui combine le meilleur de *Black Hole*, la BD culte de Charles Burns, et *Ring*, de Hideo Nakata, est une trouvaille éclatante. Quels que soient les projets à venir de D.R. Mitchell, il faudra y jeter un œil attentif, entre les doigts de nos mains collées au visage.



Vincent n'a pas d'écailles
de Thomas Salvador
France Télévision
Distribution,
sortie le 24 juin

Vincent est comme tout le monde, mais en mieux. Lorsqu'il est au contact de l'eau, sa force est décuplée. Un type super normal, en somme. Sur la base des codes du film de super héros (ou plutôt de leur imaginaire fantasmé), Thomas Salvador construit un univers bien loin de la pyrotechnique outrancière de ses aînés américains. Il plante les deux pieds du super héros sur terre par une mise en scène réaliste et lui fourre la tête dans les nuages avec une ambiance burlesque *lo-fi* séduisante. Avec son physique d'acrobate et son visage impassible, le réalisateur, qui s'est fait de belles armes dans le court métrage, fait penser à une sorte de Buster Keaton à la française, à la fois poète et chorégraphe. Il ouvre ainsi une voie rafraîchissante à un genre qui commence à saturer les écrans par une surenchère qui frôle l'indigestion. Une bouffée d'air frais.

RÉPARER
RECYCLER
SAUVER

ECOCYCLE

entreprise citoyenne

LES PRIX

+ de 100 vélos d'occasion
pour enfants et adultes
à partir de 40 €

L'ESPRIT

Des vélos DURABLES
refaits avec une sélection
de pièces détachées d'occasion



www.velo-occasion.com

du mardi au samedi de 8h30 à 12h et de 14h30 à 19h
sauf samedi à 18h

36, av Aristide Briand 33700 Mérignac

05 56 96 07 50

derrière hôpital Pellegrin
Tram ligne A - arrêt Psychothé

AVEC **LACARTE**



LIVRAISON
GRATUITE*



Avec **LACARTE** de Fidélité Monoprix, **la livraison est gratuite*** à partir de **50€ d'achats en magasin**. Profitez-en, **LACARTE** est gratuite ! Il vous suffit de la demander à l'accueil de votre magasin. C'est le moment de **repartir les mains vides** !

MONOPRIX À BORDEAUX

C.C. ST CHRISTOLY - RUE JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H

MONOPRIX AU BOUSCAT

RUE DES MARRONNIERS
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H30

30 AVENUE DE LA LIBÉRATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30

MONOPRIX
Vivement aujourd'hui.

* À partir de 50€ d'achats en magasin sur présentation de **LACARTE** de Fidélité Monoprix. Hors forfait emballage 1€. Voir conditions générales et spécifiques de la livraison à domicile et conditions d'adhésion à **LACARTE** de Fidélité Monoprix en magasin.

Monoprix - 552 018 020 R.C.S. Nanterre - **ROSB-PRIX** - Pré-presses : Altavia.



Un ouvrage de photographies de Félix Arnaudin clôt le travail exhaustif des éditions Confluences sur cet artiste-savant de la Grande-Lande. Avec notices, explications, mises en perspective artistiques, sociales et historiques. Épatant.

ARNAUDIN OU LE LANDE ART

Une photographie de Félix Arnaudin, cela se reconnaît tout de suite, comme un paysage, du premier coup d'œil. Des paysages, il n'en manque pas dans ce beau livre de près de 350 pages où l'on trouve quelques-uns des 3 000 clichés pris par l'homme de Labouheyre (40) entre 1874 et 1921. Arnaudin photographie une terre « plane, sans fond, dont la vue positivement fait peur ». Parfois, un homme, un animal, sans doute pour donner l'échelle de ces étendus qu'il composait moitié de lande et moitié de ciel, comme il était moitié savant pragmatique et moitié poète.

Il y a aussi des portraits de familles, de groupes, de moulins, des églises, des airiaux, des reconstitutions de travaux, des mises en scène, comme celles de son pendant américain et son cadet de vingt-cinq ans, Edward Curtis, qui reconstitua et photographia les Amérindiens, leurs costumes et leurs usages en voie de disparition. Car telle est son ambition : fixer pour l'éternité un monde « disloqué », comme le dit Guy Latry dans un texte intitulé *À contre-histoire*. Arnaudin, c'est l'anti-Jules Verne. Il déteste le progrès. Premier objet de son ressentiment : les plantations de pins. Elles ont débuté sous le Second Empire et vont faire écran entre l'homme et les grands espaces de la lande ; il le pressent, le voit et se dépêche d'enregistrer l'ancien monde.

Ses photos, et pas seulement celles qui sont mises en scène, ont quelque chose d'irréversible, de « dernier inventaire avant disparition ». Il fait poser les gens, mais c'est

le temps qu'il veut faire pauser. Avec une tendance romantique à idéaliser le passé et un je-ne-sais-quoi de spirituel.

Il y a aussi une noirceur, une morbidité, même, lorsqu'il fixe l'agonie d'un de ses chiens de chasse, ou sa mère sur son lit de mort, ou encore ce suicidé dont il a rehaussé le visage à l'aide d'une caisse, sans doute pour que l'on voie mieux un visage apaisé... Félix Arnaudin (1844-1921) fut écrivain, diariste et folkloriste (terme dépourvu à l'époque de la connotation péjorative contemporaine) reconnu par quelques savants de son temps (comme Charles Schweitzer, linguiste alsacien et grand-père de Sartre). Le livre montre très bien comment il fut aussi un artiste qui essaya d'émouvoir. Dans un des textes de ce livre riche de documents et de références, Éric Audinet, inlassable éditeur de fonds, exprime cette tension entre l'art et le documentaire, entre la technique et le sentiment. Une tension que révèle aussi Michel Poivert, historien de la photographie, en notant « un souci de perfection technique [...], d'exigence de composition et de description ». Il appelle cela une « utopie documentaire ».

Il y a deux photos d'Arnaudin dans cet album, une au début et l'autre à la fin. Celle qui ouvre le livre est un autoportrait en redingote. Le corps est de trois quarts, le visage tourné de côté. Le cheveu se fait rare sur le crâne, la barbe commence à blanchir, le front est haut, les traits taillés aux hapchot1. La redingote est élimée et les manches sont trop larges. Une extraordinaire volonté émane de ce visage. Arnaudin a trente-deux ans. Il sait où il va et

ce qu'il lui en coûte. Cet isolé de la Grande-Lande n'a pas eu beaucoup de soutien. Il ressemble à Dostoïevski, avec lequel il partage la détestation du modernisme. Celle qui clôt le livre est d'Ernest Lacaze. Cette fois, Arnaudin, plus âgé, plus rond, ressemble à Faulkner, avec lequel il partage la volonté opiniâtre d'inscrire un lieu circonscrit dans l'universel. Le cheveu est encore plus rare, la barbe a été rasée. Les vêtements sont moins bohèmes. Il a l'air apaisé. Mission accomplie.

Mission accomplie aussi pour les éditions Confluences, qui, avec ce volume, achèvent un travail exhaustif de publication du fonds Arnaudin, en collaboration avec le Parc naturel régional des Landes de Gascogne et de nombreux savants, poètes (Manciet), linguistes, universitaires (Guy Latry), conservateurs de musées, etc. Il y a les contes, les proverbes, les chants (deux volumes), la correspondance, le dictionnaire (deux volumes), plus un index général, un recueil de contes et un autre de photographies. Gigantesque. **Joël Raffier**

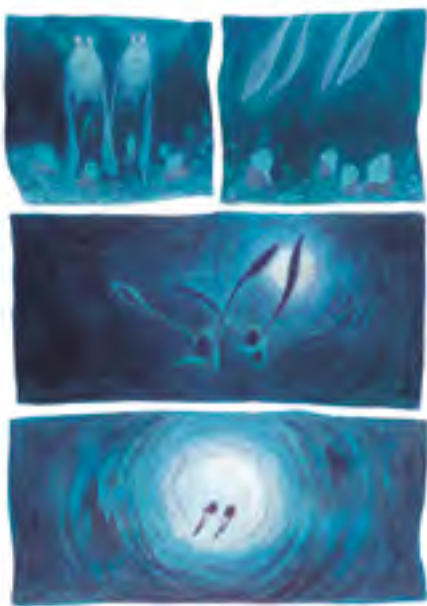
1. Outil tranchant utilisé par les gemmeurs.

Félix Arnaudin - Œuvre photographique, 1874-1921, Éditions Confluences.

« Félix Arnaudin - Le guetteur mélancolique », jusqu'au samedi 31 octobre, au musée d'Aquitaine, et jusqu'au mardi 30 juin au Rocher de Palmer.
www.musee-aquitaine-bordeaux.fr

PLANCHES

par **Éloi Marterol**



© Christophe Goussard

Carnet de notes pour Christophe Dabitch en Médoc et appareil argentique pour Christophe Goussard de l'autre côté de l'estuaire pour *L'Adieu au fleuve*, aux éditions Filigranes.

LA PERFECTION DU RÉEL

Certains artistes rendent la réalité plus colorée, plus amusante, plus poétique... La lecture ou la contemplation de leurs œuvres permet de s'évader, de progresser, de grandir. Alain Kokor est de ceux-là. Au-delà des mers, son dernier-né chez Futuropolis, allie à la fois romantisme, poésie et humour. Il rappelle parfois son *Supplément d'âme*, publié chez le même éditeur. Il y a des millénaires, les deux premiers poissons sortent de l'eau. Seul l'un d'eux survit, hurlant le nom de son compagnon disparu : « Son... ». Aujourd'hui, au Havre, une mystérieuse organisation surveille Monsieur Matelot lors de son bain de mer quotidien. Des étrangers, visiblement parisiens, viennent de s'installer dans la maison à côté de la sienne. Monsieur Matelot est un peu particulier, mi-homme, mi-poisson, et probablement l'être le plus âgé de la planète. Le bon côté, c'est que la famille nouvellement arrivée a aussi un membre un peu particulier : une ado, Sonia, mi-enfant, mi-adulte. Le vieillard et la jeune fille vont rapidement sympathiser, et leur rencontre changera la trajectoire de leur vie. Le dessin doux et élégant de Kokor, empreint d'une certaine poésie graphique, les couleurs pastel et cette histoire heureuse font de ce livre une véritable splendeur du genre.

Au-delà des mers, Alain Kokor, Futuropolis.

Vous pouvez admirer les planches originales d'**Alain Kokor à la librairie BD Fugue** à partir du vendredi 19 juin, vernissage à 19 h 30. L'auteur sera en séance de signature le samedi 20 juin, à 15 h. Informations : 05 56 52 16 60.

AU CŒUR DU MAL

« Il y a des horreurs, aux frontières de la vie, que nous ne soupçonnons pas, et, de temps à autre, la funeste curiosité d'un homme les met à portée de nous nuire », disait H.P. Lovecraft. Bordeaux a la chance d'avoir un éditeur et un auteur : Akileos et Aurélien Rosset ; et lorsqu'ils s'associent, il en sort un ouvrage... hors du commun. Petite ville américaine, Shelter's Lot compte 3 200 âmes. Alors qu'une violente tempête fait rage, le doyen de cette communauté meurt en suppliant son fils de brûler d'étranges dossiers. Quelques jours plus tard, le corps d'un enfant est retrouvé, atrocement mutilé, et d'étranges événements s'enchaînent : disparitions, crises de folie, meurtres. Le lieutenant Obson et ses deux jeunes coéquipiers débudent alors une enquête qui les plongera au cœur même du mal. À la croisée de Lovecraft et Conan Doyle, le récit nous embarque dans une véritable intrigue policière. Aux confins de l'horreur, frôlant *True Detective*, Aurélien Rosset présente le quotidien d'une banale bourgade s'enfonçant peu à peu dans la folie meurtrière, où chaque crime est plus atroce que le précédent. Impossible de ne pas se poser la question : « *Et si cela nous arrivait, que ferions-nous ?* » En 164 pages, le malaise s'accroît, servi par un dessin tranché, anguleux et extrêmement dynamique. Nul autre choix que de les dévorer afin de connaître la raison, si tant est qu'il y en est une, de ces événements horribles. Il y a un peu de *Shutter Island* dans le traitement des couleurs, froides, sépia, en dehors des grandes traces rouges qui s'étalent parfois. Le scénario haletant et l'énergie indéniable qui se dégage du graphisme en font un des meilleurs thrillers fantastiques de l'année.

Emprise, Aurélien Rosset, Akileos.

DEUX ADIEUX AU MÊME FLEUVE

Les deux auteurs ont voyagé ensemble en Syrie, avant que tout ne pète. Un voyage qui fut suivi de la publication de *Les Autres, balade araméenne*, chez le même éditeur spécialisé dans la photographie contemporaine et ouvert aux textes. C'était un récit d'ethnographie et de fiction sur l'histoire de Maaloula, village syrien à forte identité chrétienne dont on a entendu parler à l'occasion des exactions djihadistes dont elle fut le théâtre en septembre 2013. Christophe Dabitch et Christophe Goussard ont aussi signé *Le Corps juste - Hamid Ben Mahi / Alain Bashung*, au Castor astral : une rencontre fictive entre le danseur et le chanteur. Les deux Christophe se connaissent bien. L'un a des souvenirs dans le Médoc et l'autre a mangé des glaces à Royan. Et les voilà partis chacun de leur côté au printemps 2013, à vélo, sur les bords de l'estuaire de la Gironde, à l'ère atomique. Depuis *Médoc, les valeurs du lieu et autres textes*, de Christian Coulon, nul ne peut ignorer l'originalité profonde de cet archipel connu dans le monde entier qui fait croire à tous qu'il est presque île. Il s'en passe, des choses, là-haut. D'écrire un livre personnel avec parfois la gorge un peu nouée n'empêche pas Christophe Dabitch de s'intéresser au café du coin pour nous déguster des figures locales et même un chien errant. Non, le Médocain ne passe pas son temps à manger le grenier et à déguster la cave entre deux parties de chasse.

En face, en revanche, sur les photographies de Christophe Goussard, c'est à peine si on compte six ou sept silhouettes, en cherchant bien ! Il photographie des épaves, des chemins abandonnés, des forteresses lointaines qui ne protègent plus rien ni personne, des berges à ragondins et des paysages d'abandon en noir et blanc. Avec de beaux accidents de pellicule qui font soudain survenir une chaleur de plomb dans un ensemble plutôt froid et humide.

Dabitch a écrit pour les gens de sa famille « *qui ne sont plus là* », et l'on va de la mémoire tâtonnante à des détails frais comme la rosée qui marquent une enfance. Il se pose de bonnes questions sur le voyage, donc sur l'existence. Nomade ou sédentaire ? Nomade, oui, mais quel est le pourcentage de sédentaire en moi ? Faut-il rester ? Faut-il partir ? Et, une fois parti, que faire ? La halte ? La fugue ? Inépuisable Médoc. **JR**

L'Adieu au fleuve, Christophe Dabitch (textes) et **Christophe Goussard** (photographies), Filigranes Éditions.

En juin, l'architecture rayonne partout en France. Son agenda est riche, multiple dans ses approches. Succès public, les Journées d'architectures à vivre fêtent leurs quinze ans ! Cet événement unique permet d'entrer dans des habitations privées, révélant des espaces sur mesure pensés par des architectes avec leurs commanditaires. Pour sa 1^{re} édition, le Mois de l'architecture en Île-de-France célèbre une profession qui ne se limite pas à de grands gestes médiatiques, mais aborde l'ensemble du cadre de vie. À Nantes, on fête le Printemps de l'architecture, à Lyon, ses universités d'été... Dans toutes les villes, les architectes ouvrent les portes de leurs agences pour faire découvrir leur métier – à forte compétence ajoutée !

Bordeaux et l'Aquitaine témoignent d'une dynamique dont la reconnaissance dépasse largement les frontières régionales. Depuis plusieurs années, le 308 en est l'illustration, réunissant autour d'un même lieu les professionnels et tous les publics. Junkpage aime aussi l'architecture et vous fait partager une sélection de réalisations aquitaines, qui s'égrènent de la Dordogne à la Côte basque, en passant par Bordeaux et le littoral girondin. Par **Benoît Hermet**.

VIV(R)E L'ARCHITECTURE !

Tous les projets présentés dans ces pages se visitent à l'occasion des Journées d'Architectures à vivre, ainsi que les agences de leurs architectes dans le cadre des Journées portes ouvertes en France. Renseignements à la fin du dossier.



© Action Architecture Architectes

LA MAISON SERRE

Au premier regard, on pense à un jardin des plantes, mais c'est une habitation ! Pour édifier cet écrin de nature en cœur de ville, les architectes se sont inspirés de leurs réalisations précédentes dans des jardineries. Cette fois, ils ont créé un véritable lieu hybride, aménageant une maison à l'intérieur de la serre. Pour rendre ce rêve habitable, l'isolation et la ventilation ont été particulièrement soignées : 30 cm de laine de verre, des triples vitrages, un puits canadien, des ouvertures de toit motorisées... Sans oublier la touche japonisante d'un bassin de nénuphars où évoluent des carpes koi !

Architectes :
Action Architecture
Architectes
Localisation :
Libourne (Gironde)
**Année de
réalisation :**
2011
Surface :
300 m²
Structure :
dalle béton, serre
métallique



© Alexandre Prout Architecte

ENVIE D'ESPACE

La maison d'origine avait été réalisée au milieu des années 1980 par un précédent architecte, avec un souci de confort et d'exigence bioclimatique. Mais l'existant souffrait d'un manque d'espace. Dans cette réhabilitation, la distribution des pièces a été revue entièrement, décroissonnée, ouverte sur le jardin... Cette vision globale s'exprime jusque dans le design d'un meuble sur mesure, qui contient des rangements et structure l'intérieur, sans le fermer.

Architecte :
Alexandre Prout
Localisation :
Tresses (Gironde)
**Année de
réalisation :**
2014
Surface :
120 m²
Structure :
béton
**Dispositifs
énergétiques :**
toiture végétalisée,
géothermie, chaudière
à condensation



© Tartare Lab



© Hoerner-Ordonneau Architectes

UN LABORATOIRE SOUS LES PINS

Avec son nom de code énigmatique (005_GrBe), cette résidence secondaire du littoral girondin sort des sentiers battus ! Elle est à l'image de ses auteurs : les Tartare Lab, duo proposant une architecture expérimentale, souvent ramenée à l'essentiel. La parcelle en forme de trapèze accueille la maison au centre, tel un îlot préservé au cœur de pins filiformes. Deux lames de béton servent d'assises. Tout le reste est en bois aux tonalités claires. Grands vitrages et auvent de la terrasse en porte-à-faux ouvrent les espaces, dans un dialogue permanent avec le paysage.

Architectes :
Tartare Lab
Localisation :
Longarisse-Lacanau
(Gironde)
Année de réalisation :
2013
Surface :
65 m²
Structure :
béton et bois

DEDANS-DEHORS

La silhouette allongée de cette construction neuve s'adapte à son environnement. Côté rue, une façade étroite intègre en douceur son esthétique contemporaine. Côté forêt, les espaces se décalent et s'ouvrent largement vers la nature. Le programme comprend tous les éléments d'une habitation : séjour-cuisine, chambres, bureau... Les pièces à vivre s'orientent au sud, et la longue terrasse avec sa pergola constitue une véritable extension de la maison. Performante sur le plan énergétique, celle-ci revêt une parure de bois qui parfait son intégration.

Architectes :
Hoerner-Ordonneau
Localisation :
Le Porge (Gironde)
Année de réalisation :
2012
Surface :
130 m²
Structure :
bois et métal.
Dispositif énergétique :
construction conforme à la RT 2012 et bilan carbone négatif



C'EST 15% EN MOINS SUR LE TOGO.

Du 13 mai au 30 juin, *Ligne Roset* vous offre 15 % de réduction sur tous les *Togo*.

ligne roset®



Sur plus de 1 000 m² et 4 niveaux, venez découvrir notre sélection de chaises, tables, canapés, fauteuils, bureaux, meubles de rangement, mobiliers composables, lits, dressings, mais aussi de salles de bains et de cuisines.



Retrouvez toutes les grandes marques du design dans notre magasin

VERSUS
MOBILI
DESIGN ET CONTEMPORAIN

214 avenue de la Marne 33700 Mérignac
tramway ligne A arrêt Pierre Mendès France
téléphone +33 (0) 556 120 212
contact@versusmobili.com



© Denis Lacharme

ÉLÉGANCE BASQUE

Voisines du golf de Biarritz, ces deux villas réunissent un programme complet : épouser les différents niveaux de terrain, se protéger des intempéries du littoral proche, mais aussi créer une atmosphère d'élégance préservant l'intimité des occupants. Depuis la rue, leurs volumes épurés s'imbriquent dans une alternance sophistiquée, du jardin bordant la piscine à la terrasse cachée de l'étage. Soulignant la géométrie des lieux, un volume en surplomb coiffe les pièces à vivre pour mieux les ombrager en été.

Architectes :
Rodde-Aragües
Localisation :
Anglet (Pyrénées-Atlantiques)
Année de réalisation :
2014
Surface :
250 m²
Structure :
béton

MAISON BIO(CLIMATIQUE)

Ancrée sur un coteau boisé, cette construction neuve se déploie selon un principe bioclimatique : façade aveugle et espaces « tampons » au nord, grands vitrages des pièces à vivre et des chambres au sud pour capter l'ensoleillement. Des stores extérieurs se règlent à la demande sur chacune des fenêtres. La chape sans isolation thermique offre une bonne inertie, et, grâce à l'isolation du toit et des murs, un poêle suffit pour passer l'hiver ! Les rythmes de la structure bois et la toiture à un seul pan donnent une modernité intemporelle à sa silhouette. Avec le paysage qui se reflète dans ses ouvertures, elle semble faire corps avec son environnement.

Architectes :
Agence d'Architecture Coq & Lefrancq
Localisation :
Meyrals (Dordogne)
Année de réalisation :
2009
Surface :
100 m²
Structure :
bois
Dispositif énergétique :
conception bioclimatique

© Agence d'Architecture Coq & Lefrancq



© whyarchitecture

18 M² OPTIMISÉS !

Architectes :
whyarchitecture
Localisation :
Bordeaux (Gironde)
Année de réalisation :
2013
Surface :
18 m²
Structure :
bâti ancien, menuiseries bois

C'est l'essence du métier d'architecte : rendre habitables tous les espaces à vivre. Outre les villas et les lofts, il existe aussi des petits appartements, comme ce studio niché dans le centre-ville de Bordeaux. Pour optimiser sa rénovation, les architectes ont imaginé une sorte de Lego® géant en bois qui concentre différents espaces : mezzanine, kitchenette, salle d'eau... Reliant les deux niveaux, un escalier à pas japonais dissimule une batterie de rangements ! La structure, préfabriquée en atelier, a pu être agencée rapidement tout en limitant les nuisances sonores du chantier. Soucieux du détail, les architectes ont accompagné leur client jusqu'au choix des assiettes !



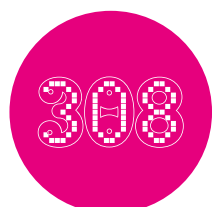
© Agence H27 Marc Benayoun



CHALET D'ÉTÉ REVISITÉS

Sur le littoral atlantique girondin, Soulac a conservé un joli patrimoine de villas balnéaires des années 1900. En voici deux : Fleur de Dune et Poséidon, réhabilitées et agrandies pour s'adapter à des modes de vie actuels, qu'elles soient résidence principale ou maison de vacances. Le charme de l'ancien préservé (lambrequins dentelés, briques, pierres de taille...) dialogue avec l'efficacité rationnelle du bois qui permet d'édifier les nouveaux espaces à vivre.

Architectes :
Agence H27 Marc Benayoun
Localisation :
Soulac-sur-Mer (Gironde)
Année de réalisation :
2013-2014
Surface :
Villa Fleur de Dune (122 m²) / Villa Poséidon (170 m²)
Structure :
pierre, brique, ossature bois des extensions



PARCOURS À l'occasion de la manifestation « Les architectes ouvrent leurs portes », le 308 - Ordre des architectes d'Aquitaine propose des circuits accompagnés pour pénétrer de façon privilégiée au cœur des agences de Bordeaux. 10 parcours différents, 10 personnes par groupe. 41 agences à visiter dans Bordeaux – à pied, en vélo ou en transport en commun avec Tbc partenaire de la manifestation – sur 76 en Gironde et 114 ouvertes en Aquitaine. 3 à 6 agences par circuit des Bassins à flots à Euratlantique, de la Bastide à la limite de Bordeaux-Caudéran. **Uniquement sur inscription :** 05 56 48 05 30 – ordre@le308.com. Pour en savoir plus sur le parcours, sur l'agence éphémère 308 et les animations proposées en dehors et pendant les circuits : www.portesouvertes.architectes.org / [facebook : portesouvertes.architectes.org](https://facebook.com/portesouvertes.architectes.org)



© Atelier RK, Jean-Pierre Rodrigues

ROUGE DORDOGNE

Au pays de Lascaux, il était naturel que germe l'idée d'une maison semi-enterrée ! C'est le parti pris de cette habitation familiale construite sur un terrain très en pente : « *S'appuyer sur les contraintes plutôt que d'essayer de les modifier* », résument les architectes. Le résultat : une étonnante maison rouge s'avancant tel un belvédère sur le paysage ! En prime, et ce n'est pas une coquetterie, elle est labellisée BBC (bâtiment basse consommation).

Architectes :
Atelier RK, Jean-Pierre Rodrigues
Localisation :
Montignac (Dordogne)
Année de réalisation :
2012-2013
Surface :
150 m²
Structure :
béton
Dispositif énergétique :
toiture végétalisée, géothermie, TTE (isolation thermique par l'extérieur)



© Atelier RK, Jean-Pierre Rodrigues

LOFT DE CAMPAGNE

Cette maison a l'élégance de s'intégrer dans un paysage rural, tout en gardant son caractère contemporain. Sa qualité d'insertion résulte d'une forme architecturale simple, inspirée des anciens séchoirs à tabac comme il en existe encore en Dordogne. Les matériaux sont eux aussi en harmonie : toit de tuiles, structure et bardage bois, menuiseries noires soulignant des rythmes tout en mesure. Les espaces sont finement agencés pour bénéficier de multiples vues sur la vallée.

Architectes :
Atelier RK, Jean-Pierre Rodrigues
Localisation :
Fanlac (Dordogne)
Année de réalisation :
2008
Surface :
200 m²
Structure :
bois

en savoir plus

Journées d'Architectures à vivre
du vendredi 12 au dimanche 14 juin
et du vendredi 19 au dimanche 21 juin.
www.journeesavivre.fr

Portes ouvertes des agences d'architectes
du vendredi 12 au samedi 13 juin.
www.portesouvertes.architectes.org

Mois de l'architecture en Île-de-France
du lundi 1^{er} au mardi 30 juin.
<http://moisarchitectureidf.org/>

Printemps de l'architecture en Pays de la Loire
jusqu'au dimanche 19 juin.
<http://printempsarchitecture.fr/>

Universités d'été de l'architecture
Conseil national de l'Ordre des architectes
www.universites-architecture.org

CRÉATIONS SAINT-BRUNO

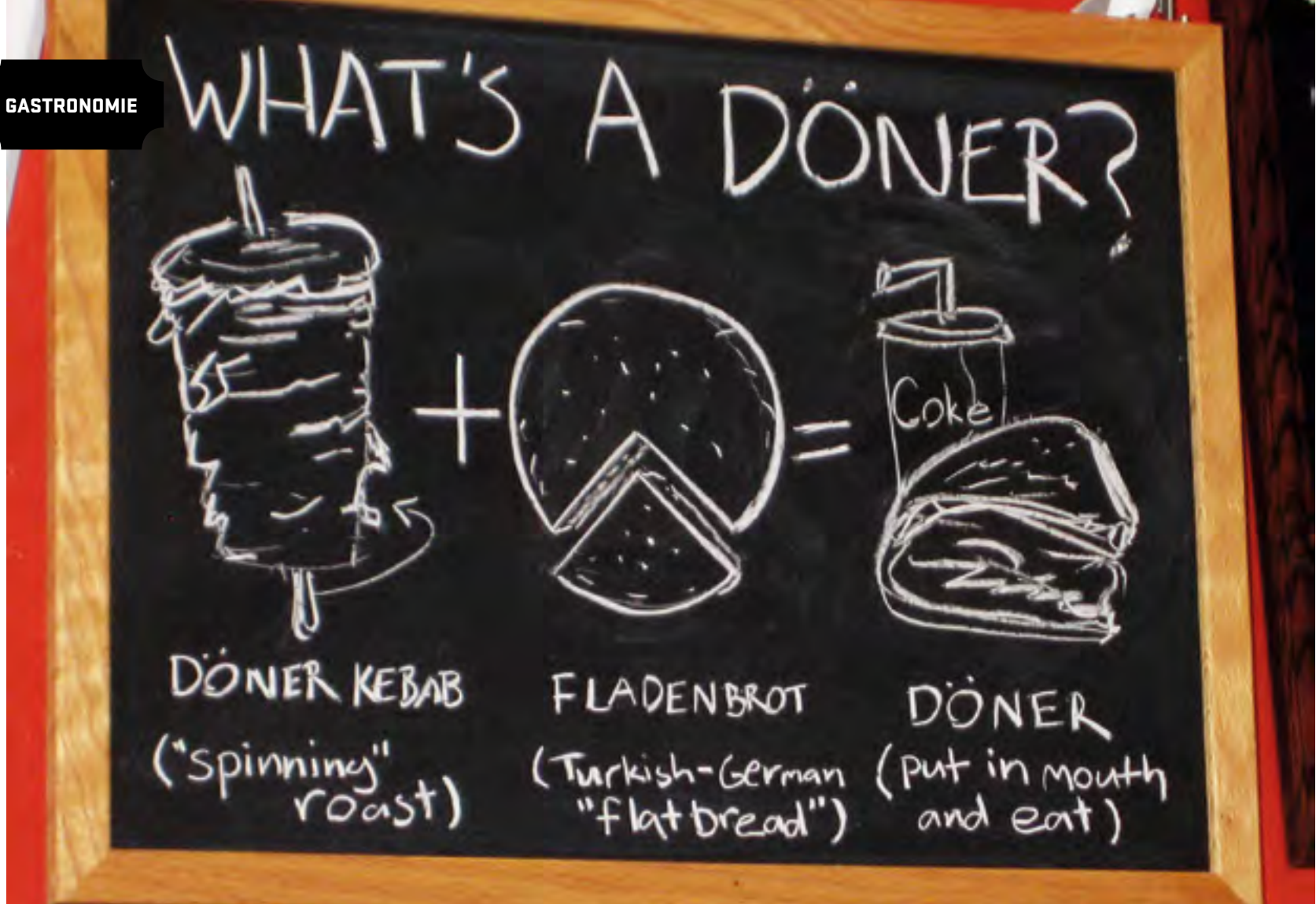
Concepteur d'intérieurs

SHOWROOM

189 rue Georges Bonnac
33000 Bordeaux
Tél +33 (0)5 56 15 06 18
contact@creations-stbruno.fr

www.creationsstbruno.fr





Thierry Marx avait promis que s'il obtenait une troisième étoile dans le Médoc il ouvrirait un kebab à Bordeaux ; mais les critiques du Michelin en ont décidé autrement. Kebab routine. Avec un frémissement de créativité. Salade, tomate, oignons ? Peur sur les dindes !

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #85 par Joël Raffier

Domage, Marx aurait bien fait. Avec du veau, du bœuf ou du mouton, autant de viandes marinées, grillées et posées encore grésillantes sur un pain maison tiède et moelleux garni de crudités qu'on imagine élaborées. Le tout arrosé d'une sauce imaginative au yaourt, à la menthe, au piment ou autre chose. Cela aurait pu donner des idées pour un renouveau du kebab, ce repas complet de 800 calories (sans les frites) avec viande, légume, fruit et pain.

Au lieu de ça, le matin, de très bonne heure, des camions immatriculés en Allemagne déposent le pâté de dinde congelé déjà sur broches dans leur film plastique. Miam ! Salade, tomate, oignon ? C'est la faute à Mehmet Aygün et Kadir Nurman, qui, respectivement en 1971 et 1972, inventèrent le *döner kebab* et qui depuis se sont plus ou moins disputé la paternité de ce sandwich oriental vieux comme la Perse. La réussite fut telle que l'on commença à fabriquer le döner de manière industrielle. Le trouble commença. Le döner devint le rival du hamburger promo et de la pizza modique, avec tout ce que cela implique...

Salade, tomate, oignon ?

Avant de commander, il faut réfléchir. Une fois la salade, trop sèche ou trop humide, glissée dans le pain, on ne peut plus reculer. Ce suicide gastronomique coûte de 4,5 à 6 €.

Le type qui transpire devant son *döner* (s'il est turc), son *gyros* (s'il est grec) ou son *shawarma* (s'il est tunisien ou libanais) saura dire si l'animal est veau, poulet ou poule d'Inde, mais pas plus, en général. Pendant qu'il rase la viande avec sa tondeuse et la recueille dans un pain industriel réchauffé au préalable, vous pouvez

essayer de le harceler pour savoir ce qu'il y a dans la préparation...

Sauce blanche ou harissa ?

Le paysage est triste, presque désespérant, et on pourrait dire « Marx, reviens, ils sont devenus fous », s'il n'y avait quelques exceptions.

Citons Carthage, rue des Ayres (dinde), un lieu familial où l'on prend soin de vous. Prendre le kefta, ce kebab horizontal cuit au grill. Salade fraîche et télévision branchée sur une chaîne sportive à fond.

Il y a Mangez-Moi, rue du Loup (dinde-veau-télévision), qui fait la différence avec son *naan* à la pâte de fromage à tartiner. Un *naan* fabriqué dans un *tandoor* (four vertical sur lequel la pâte à pain plat colle jusqu'à la cuisson), tout au comme au Nabab Kebab, rue Sainte-Catherine, où un jour j'ai vu un Tamoul faire le boulanger. C'est la double bonne idée, le *tandoor* et le fromage. Le pain maison fait la différence, et le fromage le moelleux. Mine de rien, c'est la première innovation dans le domaine du *döner* depuis au moins trente ans... Là encore, si vous n'appréciez pas la dinde, prendre le kefta salade. Nourredine, boulanger-grillardin, n'hésite pas à parler cuisine. C'est un fou de harissa, et sa mère lui en envoie de Tunisie (pour lui, pas pour les clients, qui auront droit à la même sauce Métro qu'ailleurs). Harissa vient de l'arabe *harasa*, qui veut dire « écrasé ». Soit un piment rouge pilonné avec de l'ail, de la tomate, du cumin, de la coriandre et de l'huile. Il m'a fait goûter l'*harissa* du bled, et c'est vraiment autre chose. On n'oublie pas le Cappadoce et son poulet mariné, rue des Bahutiers. Considéré justement comme un des tout meilleurs sandwiches de la

ville, le Cappadoce ajoute de la feta sur demande, mais on ne peut pas parler d'innovation... Au moins, il fait mariner sa viande. Ouvert juste en face, il y a six mois, Nour est à découvrir. Tenu par un ancien d'Adonis (autre adresse orientale correcte aux Capucins), ce restaurant syrio-libano-arménien est sur mon podium. Sevag, un des frères qui s'en occupe, peut lui aussi parler cuisine. Le bon plan, c'est qu'ils servent du veau, oui, du veau, seul et libre de dinde, dans un pain parfaitement plié de telle manière que la sauce ne dégoulinera pas. Peut-être un détail, mais il est plutôt agréable de déguster un kebab qui laisse votre chemise tranquille. Les sauces sont maison : yaourt, ail, menthe. Il y a aussi un falafel avec sauce au sésame. On a goûté un poulet Tikka, une spécialité indienne qui n'a pas paru très indienne, mais s'est révélée exquise quand même, et bien pimentée. Les salades sont arrosées d'une sauce à la grenade, fruit rare parce que délaissé, mais véritable trésor diététique. Sevag fait aussi une mélasse avec ce même fruit, comme un sirop sur lequel en ajoutant une limonade on obtiendrait une grenadine littérale.

Rive droite, ne pas manquer Topkapi, rue de la Benaugue (veau-dinde). Ce couple très sympathique fabrique son pain pour des *lahmacun* (prononcer lamajoun), ces fines crêpes farcies au bœuf haché, à la sauce tomate et aux épices qui proviennent de la région Syrie-Arménie-Turquie. Sinon, le *döner* est au veau et à... vous savez quoi.



IN VINO VERITAS par **Satish Chibandaram**

On peut être propriétaire dans les Graves, produire un des grands vins de l'appellation et, comme l'heureux propriétaire du Château Haut Selve, être convaincu que l'art apporte un supplément d'âme à son vin. À une appellation qui, parfois, en manque !

« AJOUTER UNE DIMENSION AU VIN »

Le terroir des Graves, s'il constitue à n'en pas douter une appellation prestigieuse, est situé sur un territoire invisible. Sur cette terre originelle de vins identifiée par aucun cru classé, le Château Haut Selve a tout pour devenir un point remarquable sur la carte d'une appellation en absence de repères.

À quelques vingt minutes au nord de Bordeaux, un simple regard sur le château Haut Selve, juché sur un petit mamelon de graves argileuses, dans la commune de Saint-Selve, convainc le visiteur qu'ici on ne s'évertue pas seulement à produire des blancs et des rouges de qualité.

Comme dans tous les contes, l'histoire commence par un imposant portail de fer forgé, conçu par Vincent Barré. Une première clé de lecture pour le visiteur attentif. La sobriété du bâtiment, œuvre de l'architecte Sylvain Dubuisson, est accentuée par la présence d'une vigne chétive hivernale qui tient lieu d'écrin minimaliste.

Le Château Haut Selve, possession de la famille Lesgourgues depuis 1993, est aujourd'hui aussi indispensable au décor que la musique de Philip Glass l'est aux films d'Andreï Zviagintsev. Contrepoint à cette radicalité, Arnaud Lesgourgues, bonhomme chaleureux et élégant, maître des lieux avec son frère Denis, s'attarde devant la large porte pour livrer des éléments de compréhension, prévient que nous sommes en présence d'un outil de travail, d'un lieu d'accueil, et qu'une large place y est accordée à la passion des Lesgourgues : l'art contemporain. Les œuvres de Juan Borres s'inscrivent ainsi tout naturellement dans ce lieu vinicole et technique. Mais pourquoi l'art roi chez des vignerons ? Pour comprendre la démarche d'Arnaud, il faut remonter aux années d'activité de Jean-Jacques Lesgourgues, le père mécène, qui asséyait à sa table Soulages, César, Godefroy, promouvait les jeunes artistes, admirait Combas et Di Rosa.

L'idée n'est pas marketing, s'empresse de dire Arnaud : « *L'art permet d'ajouter une dimension poétique, mystique à l'élaboration du vin* », et d'ajouter qu'il façonne tous les faiseurs du Château Haut Selve. Un supplément d'âme qui manquerait parfois aux Graves ?

L'art délicat, et pas tape-à-l'œil pour un sou, se retrouve dans la bouteille. Le Château Haut Selve, graves rouge 2012 (16 € TTC) possède un nez frais, laisse deviner des petits fruits rouges. La bouche est suave, croquante. Des tannins légers et parfaitement fondus soutiennent le fruit. Le vin est élégant, mais n'est-ce pas là l'ADN des graves ! Arnaud rappelle d'ailleurs à qui veut l'entendre qu'un graves ne doit pas être « bodybuildé ».

Château Haut Selve, 285, rue Nationale, Saint-André-de-Cubzac.
www.vignobles-lesgourques.com



Du 14 au 18 juin, le monde entier se retrouve à Vinexpo, réaffirmant au passage et si besoin était l'indétrônable place de Bordeaux dans le commerce du vin. Toutefois, le vin ne saurait simplement se résumer à des terroirs, des appellations, des hectares, une production et un chiffre d'affaires. D'aucuns, parfois, y apportent un supplément d'âme. Tel est le cas de Céline Villars-Foubet et de Jean-Pierre Foubet, couple à la ville comme à la scène, veillant au destin du château Chasse-Spleen. S'ils font prospérer le mythique cru bourgeois de Moulis-en-Médoc, ils ont aussi à cœur de faire partager leur passion commune pour les arts. Prenant exemple sur Marie-Laure et Charles de Noailles, incomparables mécènes d'avant-guerre, ils investissent et s'investissent dans la création, encourageant les artistes émergents, soutenant certaines institutions, dont le Capc - musée d'Art contemporain et le Frac Aquitaine. Rencontre à deux voix et en deux temps, entre l'atmosphère intemporelle du Lion d'or* et la quiétude du domicile bordelais.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin** et **Franck Tallon**



© Jean-Marc Palisse

Céline Villars-Foubet et Jean-Pierre Foubet devant *Invendu, Bottes*, œuvre de Lilian Bourgeat

ENSEMENCER NOTRE TERRITOIRE

Qu'est-ce que le vin pour vous ?

Jean-Pierre Foubet : Je suis arrivé à Bordeaux avec une idée prédéfinie qui a changé, mais je reste épaté par ce que les hommes peuvent faire avec la nature. On parle d'une plante rustique, poussant sur un sol pauvre et dont on fait quelque chose de bluffant. Le vin rassemble une communauté non écrite et épicurienne autour du monde ; une espèce de famille factuelle abolissant quoi que l'on en pense les distinctions sociales, car il s'agit d'une passion commune. Le vin gagne à chaque fois. Son aspect fédérateur est indéniable.

Le vin doit-il être incarné ?

J.-P. F. : C'est obligatoire. Même dans les très grands groupes, ils ont l'intelligence de placer les bonnes personnes – je pense au regretté Philippe Cottin, qui jusqu'en 1995 s'occupait de Château Mouton Rothschild. Des propriétaires charismatiques sont des aimants pour le grand public. Ce dernier est toujours soucieux de garder une bonne impression lors d'une dégustation.

Quelle est votre éducation au vin ?

J.-P. F. : Je suis arrivé à Bordeaux en 1993 et j'ai rencontré ma future épouse, Céline Villars (dont la mère dirigeait Chasse-Spleen), en 1995. Sa famille m'a tout appris, m'accueillant en toute simplicité, me donnant tous les tuyaux. Moi, je buvais de la bière, j'appréciais la bonne chère, mais sans y associer spontanément le vin. Je n'étais qu'un Parisien fréquentant le Baron Rouge à Ledru-Rollin. Mon rapport était plutôt frustré. Je m'y suis sérieusement mis, car Céline ne sait pas vivre sans boire un verre, comme tous les siens. Et puis, ici, j'ai toujours trouvé que les gens étaient vraiment soucieux de la qualité de ce qu'ils buvaient. Ma connaissance s'est donc affinée. Plus tard, j'ai passé le diplôme universitaire d'aptitude à la dégustation (Duad) à l'Institut des sciences de la vigne et du vin (ISVV).

Et votre connaissance de Bordeaux ?

J.-P. F. : Je crois que j'ignorais tout. Bordeaux est arrivé à mes oreilles dans les années 1980 par la musique de Strychnine. Puis, vinrent mes rencontres au CAPC, mais pas le vin. À l'époque, le CAPC, c'était « the place to be », symbole d'une bourgeoisie éclairée. Je me souviens

également d'effrayants embouteillages pour traverser la ville.

Comment êtes-vous entré dans la carrière ?

J.-P. F. : J'étais venu à la faculté de Bordeaux 3 pour faire l'IUT de communication, suivi d'une licence en info-com ; la seule bouée pour un branleur comme moi. Claire, la sœur de Céline, s'occupait déjà des relations presse des cinq propriétés détenues par la famille. Céline, elle, poursuivait des études d'architecture et de paysagisme. La disparition brutale de ses parents dans un accident de montagne a scellé notre sort. Céline m'a demandé de la rejoindre pour veiller au destin du château. Durant cette période, l'aide et la bienveillance de son grand-père, Jacques Merlaut, ont été plus que précieuses. On m'avait confié une tâche, et je devais m'en acquitter. Plus que tout, il ne fallait surtout pas abîmer le navire amiral dont nous avions hérité. Grâce à l'entregent de Jacques Merlaut, nous avons pu ouvrir toutes les portes du business bordelais. Durant les dîners, nous écoutions consciencieusement les anciens. D'un strict point de vue économique, c'est un monde assez ésotérique, sans règles établies. Pour moi, au regard de l'Histoire, la pression



© Franck Tallon

Nine dancing triangles, œuvre Felice Varini dans les chais

était bien moindre. La famille m'a accordé une confiance totale. Je suis simplement une valeur ajoutée, mais je n'ai jamais nourri le moindre complexe.

Comment appréhende-t-on le poids de l'héritage Chasse-Spleen ?

Céline Villars : J'en ai toujours eu conscience. Je viens d'une famille de marchands et de négociants, mon grand-père a investi dans ce domaine. Mon père était ingénieur informatique, quelque chose de totalement abscons pour moi. Ma mère était professeur d'histoire-géographie. J'avais huit ans lorsqu'elle s'est attelée à la bonne marche du château. J'avais aussi conscience de la beauté du nom, de son aura magique sur tous les adultes autour de mes parents. Le vin est un produit transformé, un acte magique. Nous ne sommes pas simplement des agriculteurs, il existe une tradition séculaire, un savoir-faire vieux de deux cent cinquante ans dans le Bordelais. Un motif de fierté où que l'on aille dans le monde. Et Chasse-Spleen s'inscrit au cœur du plus grand vignoble du monde. L'emprise des Bordelais sur les New World Wines, depuis trente ans, est indéniable. Exporter le savoir-faire, à l'image de Jacques et François Lurton, c'est bénéfique. Après, gare à la standardisation du goût... Quoi qu'il en soit, la majorité des clients du luxe achètent l'authenticité, et, dans le vin, on achète du rêve : si Hermès, c'est Hermès, Bordeaux, c'est Bordeaux. L'aspect limité et territorial participe au fantasme. On s'inscrit aussi dans un temps assez long : de la plantation de la vigne à un grand vin, il faut en moyenne quinze ans. Nous sommes donc en décalage par rapport à la célérité de l'époque. Les saisons nous importent : une marque, ça prend du temps. Chasse-Spleen a bâti sa notoriété tout au long du xx^e siècle. On produit

« Nous enrichissons le château d'un nombre d'œuvres, nous construisons à la fois un patrimoine et une notoriété »

moins, mais de bien meilleure qualité que la génération de mes grands-parents. Enfin, même si nous sommes dans le luxe, nos vins sont accessibles à un grand nombre.

Vous souvenez-vous de vos premières vendanges ?

J.-P. F. : C'était en 2000. On était bien tombé. Il régnait une sorte de belle excitation artificielle – j'avais mis trop de tension. Heureusement, j'allais vite piger ce que valait ou non ce que l'on rentrait comme raisin, et ce même si je n'ai jamais eu la moindre envie de devenir technicien.

Et Chasse-Spleen dans tout ça ?

J.-P. F. : Je ne connaissais pas du tout ! Quand je fréquentais Céline, j'entendais tout le temps : « C'est la fille de Chasse-Spleen. » Peu à peu, j'ai réalisé que le hasard m'avait placé au cœur de l'ADN bordelais. Céline était une bourgeoise alternative. On a longtemps eu une image rétrograde de la bourgeoisie viticole. Chasse-Spleen est hyper symbolique. On ignore totalement ce que cela représente de l'intérieur ; ce qui m'a permis d'appréhender mon poste sans le moindre a priori. Il y a un *storytelling* à qui donner du corps, de la plasticité ; tous les châteaux possèdent un *storytelling*. Avec beaucoup de malice, je dirais simplement que les faits de Chasse-Spleen sont admis par tous, même s'ils ne sont pas avérés... Ce n'est pas sur mes compétences que j'ai été recruté. Et, lorsque je suis entré en fonction, je n'ai pas sombré dans le romanesque du décorum.

Quelle est l'image de Bordeaux ?

J.-P. F. : Le vignoble qui fait le plus rêver et sur lequel on tape le plus. Il y a des vérités, car certaines propriétés prêtent hélas le flanc à la critique. Toutefois, ici, le vin reste indiscutable.

Et ses codes ?

J.-P. F. : On ne dompte pas un partenaire commercial, on dégage des opportunités commerciales communes... Trêve de



© Franck Tallon

plaisanterie, chacun dans la filière (courtier, distributeur, importateur, bouteiller) doit gagner de l'argent. Le monde du vin a radicalement changé : les enfants ont vécu ou suivi des cours à l'étranger. Les profils sont totalement différents. Évidemment, comme tout néo-bordelais, je suis très chauvin. Néanmoins, il n'y a pas de pose dans ce milieu. J'ai appris les codes et les respecte, car il est inutile de violenter l'héritage. Cela étant dit, la parole reste libre.

Alors, comment va le commerce ?

J.-P. F. : 3 à 4 % de la viticulture se porte plutôt bien. 20 % se porte bien, car elle se bat. Pour le reste, c'est difficile. Chasse-Spleen n'est pas classé et Moulis demeure une appellation inconnue. Heureusement, nous sommes sur un vrai terroir, ce qui rend les choses plus faciles pour faire et vendre un bon vin. Notre seule variable reste le prix, aussi faut-il être prêt à faire face. À l'étranger, Bordeaux reste largement au-dessus du lot, car il s'en dégage une notion de haute couture. Après, il suffit de trois fois rien pour flinguer la plus belle des marques que personne ne rachètera ensuite... Il faut exercer une vigilance permanente face au marché. La seule loi incontournable dans notre métier : avoir une demande supérieure à l'offre. Nous mettons toute notre production en vente. Par exemple, 2013, millésime très compliqué, était sold out en deux jours.

Vous considérez-vous comme winemakers ?

J.-P. F. : Je ne suis pas un technicien. Notre force, c'est l'ADN bordelais. Pour autant, les wineries me fascinent, leurs process sont souvent épatants. Marqués de Caceres, c'est bien, épatant chaque année. Ça vient de la Rioja, et la qualité est constante.

Appréciez-vous d'autres vins que ceux de Bordeaux ?

C. V. : On boit beaucoup de champagne à Bordeaux. Après une dégustation de rouge, on se rince la bouche avec une coupe. Sinon, j'adore les vins de Bourgogne, les côtes-du-rhône, les vins de la Rioja et d'Italie. J'ai un goût très prononcé pour les vins vieux ; l'aptitude d'un vin à vieillir, c'est étonnant. La complexité des arômes s'y révèle, car l'alcool s'est peu à peu dilué. On sait faire vieillir, on garde la qualité, puis on ressuscite ceux qui l'ont fait. À Bordeaux, l'idéal dans les bons millésimes, c'est quinze ans. Je commence à peine 2008. 2005, c'est la révélation. Jadis, dans le Médoc, on buvait des vins vieux, car le raisin récolté était plein de verneur, pas assez mûr. Ils pouvaient donc vieillir. Or, aujourd'hui, les défauts des vins vieux ne plaisent plus aux jeunes palais. Les notes animales déstabilisent. Quelle tristesse... Tout comme cette manie de l'accord mets et vins. C'est pourtant simple : le

humblement renforcer cette image. Nous sommes sincères dans cette démarche. C'est en tout cas moins coûteux et moins rémunérateur qu'une écurie. Certains font ce choix comme un simple axe de communication. Nous, au contraire, nous entretenons des relations de confiance avec les marchands d'art.

Vous considérez-vous comme collectionneurs ?

C. V. : Je n'apprécie guère ce terme ni celui de collection. Il y a toujours eu des amateurs qui ne se considéraient pas comme tels. Concrètement, je me positionne sur le premier marché et sur les artistes émergents. Personnellement, je veux vivre avec des œuvres que j'aime. Un collectionneur est une espèce de monomane, tout sauf mon genre. Accumuler, acheter, vendre et revendre... Je ne suis absolument pas intéressée par la revente d'une pièce, même si elle me décevait. Je ne veux pas être considérée

six mois par an une exposition avec un commissariat « classique ». Dans le milieu du vin, les genres ne se marient pas forcément. Les savoirs sont hyper classiques. À Bordeaux, dans notre milieu, il y a peu d'amateurs éclairés intéressés par l'art contemporain. C'est une bourgeoisie éclairée, qui a le sens des affaires, mais préférant privilégier le sport ou les résidences secondaires. Cela dit, s'intéresser à la création contemporaine, c'est consacrer du temps. Beaucoup de temps, ne serait-ce que pour éclairer son propre regard. Il faut aller dans les galeries, se rendre dans les foires. Pour moi, c'est un temps de plaisir. La création contemporaine est compliquée, il faut être d'une extrême vigilance, car rapidement un nom peut apparaître, mais pas forcément pour de bonnes raisons... Parmi les grands noms, les prix sont exorbitants, souvent supérieurs aux classiques et aux modernes. Un splendide dessin de Victor Hugo coûte 120 000 euros, un « petit » Jeff Koons se compte en millions. Le design contemporain n'est pas non plus épargné.

Et concrètement ?

J.-P. F. : Nous allons dans les galeries, dans les foires d'art contemporain, nous suivons certaines institutions prescriptrices comme le musée de la Chasse, le Centre Georges-Pompidou, le Palais de Tokyo, le CAPC, la Whitechapel Gallery... Au-delà d'un certain prix, on n'y va pas. Le secret, c'est de parler aux artistes pour mieux appréhender leur œuvre.

Et dans le cas de Felice Varini ?

C. V. : Un choix spontané. Nous l'avons invité à découvrir toute la propriété. Le chai s'est imposé de lui-même. Ne nous voilons pas la face, Felice Varini n'est pas connu du grand public, mais le principe de l'anamorphose reste spectaculaire. On a plaisir au contact des artistes conceptuels, mais j'apprécie surtout que la chose soit « évidente ». C'est un peu le cas de notre vin : charme, complexité, séduction, richesse et pourtant un plaisir simple. On peut acquérir des œuvres d'artistes « confirmés », mais c'est assez rare. Il faut que ça nous parle. Varini, lui, est *in situ*.

J.-P. F. : Le souci était simple : comment habiller notre chai, long de cent mètres, tout en béton, le plus vieux chai souterrain du Médoc ? Comment l'embrasser du regard ? Au-delà du simple spectaculaire, nous étions ébahis par l'œuvre et le discours. Nous avons contacté son agent, puis il est venu, a créé, et nous avons payé. Bon, quand l'artiste est sympathique, c'est plus simple.

Vous obéissez bien à des critères esthétiques, non ?

J.-P. F. : Dès le départ, nous souhaitions des œuvres avec lesquelles nous avions envie de vivre avec. Et quand on peut les acquérir, on le fait. Cette « collection » s'adresse autant au personnel du château qu'aux visiteurs. Nous nouons des histoires avec chaque artiste.

L'art contemporain est un choix plutôt rare dans le coin, non ?

J.-P. F. : Chasse-Spleen se consacre plutôt à l'art émergent, mais l'avant-garde est effectivement plutôt rare.



© Franck Tallon

vin ne va pas avec le sucré, le trop épicé, le trop fort. Pas besoin d'en chier une pendule.

J.-P. F. : Hermitage et Crozes-Hermitage produisent des vins complexes qui me chavirent. J'ai récemment eu le plaisir de déguster de grands américains des années 1970 et 1980, rien de *show off*.

Quel est le rapport si personnel de Chasse-Spleen à la Culture ?

J.-P. F. : Il existe un tropisme naturel dans notre couple, nous n'avons pas besoin de réunir le conseil d'administration pour décider de cette politique, nous sommes déjà des convaincus. Nous enrichissons le château d'un nombre d'œuvres, nous construisons à la fois un patrimoine et une notoriété. De toute manière, le nom de Chasse-Spleen agrège des gens sensibles à la culture, et nous souhaitons

ainsi. Jean-Pierre réfléchit plus à la collection que moi. Par exemple, la sphère de Vincent Ganivet, *Contremesure*, présentée à la Biennale d'Anglet en 2013, on l'a récupérée, mais elle est simplement en dépôt chez nous, demeurant propriété de l'artiste. On l'a acheminée avant sa destruction, car l'espace public ne l'avait pas acquise. Je connais plein de personnes vivant au contact de l'art, des livres, du design, qui, pour autant, ne se sentent nullement collectionneurs. Cela me rappelle mes études d'architecture durant lesquelles nous étions invités à nous nourrir de tout pour nourrir nos projets. C'était notamment l'enseignement de Jacques Hondelatte.

Donc, plutôt amateurs éclairés ?

C. V. : Nous possédons des lieux vides polyvalents, destinés à montrer des œuvres au public. Nous avons la volonté de présenter



© Franck Tallon

Quel regard portez-vous sur les réalisations architecturales contemporaines dans les domaines viticoles ?

C. V. : Je trouve bien de faire travailler des architectes ; après, à chacun son rapport avec l'architecture. Il y a toujours de l'ancien à Bordeaux, ce qui nécessite une grande habileté pour marier les styles. Naturellement, je suis plus encline à la sobriété qu'au geste ostentatoire. Le simple, c'est toujours beau. Cela dit, même si je n'ai jamais été fan de Ricardo Bofill, son travail pour Lafite Rothschild fonctionne à merveille. Pour ma part, j'ai souvent fait intervenir des architectes – parfois d'anciens camarades de classe – sur nos propriétés pour des équipements agricoles. C'est un plaisir, je sais parfaitement ce que je veux, donc, on arrive vite au but. Mon seul regret, c'est que l'on ne fasse pas assez confiance à celles et ceux qui n'ont pas encore de « nom ». Si ce n'est pas un grand nom, cela reste néanmoins un nom.

Pourquoi multipliez-vous tant d'opérations de mécénat ?

J.-P. F. : Il faut ensemençer notre territoire, car il doit avoir du contenu à offrir à qui nous suit. La subjectivité désirante va devenir palpable et donc comblée par du contenu. Nous fonctionnons uniquement au coup de cœur. Cela s'inscrit dans un projet global. Nous souhaitons devenir valeur d'exemple et susciter des vocations. On devrait miser sur la valeur ajoutée de l'art contemporain, car cela permet de trouver et de constituer un auditoire sans cesse renouvelé et nullement vieillissant.

Vous considérez-vous comme un acteur culturel ?

J.-P. F. : Nous œuvrons pour ne surtout pas le devenir. En province, l'acteur culturel est assailli de sollicitations, du pire au meilleur...

Que pensez-vous de l'Institut culturel Bernard-Magrez ?

J.-P. F. : C'est un superbe cadeau fait à la ville de Bordeaux.

Un hôtel absolument magnifique, un très bon choix d'œuvres. Grâce à lui, on a revu le public disparu du CAPC des années 1980. Et s'il décide de faire de son restaurant un trois étoiles, vous pouvez être certain que la jet-set cosmopolite sera au rendez-vous.

Pourquoi avoir accepté de présider l'association des Amis du CAPC ?

J.-P. F. : La société privée doit aussi financer la culture. Et le CAPC est une scène magnifique avec un espace rare. De mon point de vue, je pensais le désacraliser et « décriper » la vision de l'art contemporain pour des personnes non seulement susceptibles de s'y intéresser, mais également d'y investir. Les gens partageant mes goûts sont d'un naturel fort discret, on ne se connaît pas forcément. Si on aime les arts, on achète des œuvres pour faire vivre les artistes.

Quelle est l'origine de cette signature littéraire sur vos bouteilles ?

C. V. : Spontanément avec notre nom, et en prenant exemple sur le rapport privilégié entretenu par le Château Mouton Rothschild depuis 1945 avec les peintres, nous nous sommes dit : « Faisons la même chose avec la littérature ! » À l'origine, des écrivains patrimoniaux, puis des contemporains. Et, plus que tout, des écrivains que nous apprécions et qui sont traduits en plusieurs langues.

J.-P. F. : Ce fut notre acte de naissance en 2000. Nous avons commencé par de la poésie et, depuis 2006, ce sont des écrivains contemporains – Jean-Philippe Toussaint, Jean Echenoz, David Lodge, Jay McInerney, Didier Arnaudet – dont nous empruntons une citation ou auxquels nous passons commande. Ils reçoivent alors en rétribution une caisse de douze bouteilles. À vie.

Qu'en est-il réellement de vos goûts ? Quels arts appréciez-vous ?

C. V. : Mon regard sur l'art est intimement lié à mon regard d'architecte et de paysagiste. Tout ce qui touche à la nature me parlera plus qu'une proposition purement conceptuelle. En outre, la notion de « beau » est fondamentale pour moi. J'affectionne particulièrement le travail de Benoît Maire et celui de Julien Salaud. J'adore également chiner. Les cabinets de curiosités me fascinent. Toutes les formes existent dans la nature, voilà la vérité. Les objets ont eux aussi du sens. Trop de gens préfèrent ce qui est utilitaire, certes beau, mais simplement utilitaire. Pas moi. Bien sûr, certains médiums

sont difficiles, car se pose inévitablement la question du vieillissement, notamment dans la vidéo. Je reste profondément attachée à la sculpture comme à la peinture, cette dernière constituant toujours une invitation au voyage. J'ai le souvenir d'une exposition consacrée à la peinture chinoise, à Taipei ; une approche entre méticulosité et naturalisme. Mon regard, alors vierge en la matière, s'est totalement perdu.

J.-P. F. : Je suis peu versé en photographie. Pour moi, ce n'est pas un domaine de questionnement dans l'art contemporain. Dans mes choix, l'idée précède toujours la forme. J'apprécie tout ce qui est conceptuel, l'abstraction géométrique. Les artistes m'ont déjà fait percevoir des points de vue inédits. Céline, elle, est bien plus sensible à la virtuosité, aux œuvres narratives.

« On est dans le sensuel, mais la magie réside dans la mémoire du moment, de la dégustation. Il n'y a ni gravité, ni révélation sémantique »

Faire du vin, n'est-ce pas un art ?

C. V. : On fait de l'artisanat de haute volée. On est dans le sensuel, mais la magie réside dans la mémoire du moment, de la dégustation. Il n'y a ni gravité, ni révélation sémantique. On donne uniquement du plaisir, ce qui est déjà énorme, mais, à ma connaissance, un vin ne dérange pas...

J.-P. F. : Nous donnons forme à une idée. Nous ne sommes en aucun cas des artistes, nous réalisons un apport noble.

Le monde de l'art s'y connaît-il en vin ?

C. V. : C'est plutôt la méconnaissance.

Le Français sait-il boire ?

C. V. : La culture du vin, c'est un truc fondamentalement épicurien. Mais, en France, les grands amateurs de vin ont des goûts classiques. Très classiques. Or le contenant ne fait pas toujours la qualité du contenu.

Vous restez donc des paysans...

J.-P. F. : Dès l'arrivée du printemps, nous n'ignorons plus la météo. C'est peut-être notre plus grand point commun : l'évidence de la terre et de ses caprices. Chaque année, nous avons ce souci de la réussite économique.

En conclusion ?

J.-P. F. : Nous avons réussi à nous construire sans les notes. Le vin a gagné sa fidélité avec ce que l'on a fait. Nous sommes les dépositaires de ce que vont ressentir les gens. Nous avons le sentiment d'une image mentale. Nous n'avons jamais tordu le moindre assemblage pour plaire à un marché, et, d'ailleurs, notre plus grand marché, c'est la France. Mais c'est plutôt cool d'avoir un marché domestique captif. Chasse-Spleen signifie quelque chose ici. En Angleterre, ça signifie « ablation de la rate ».

ATELIERS

Maîtrise du temps

Découvre les montres, pendules et horloges du musée. À l'atelier : fabrique un sablier.

Viens t'amuser au musée, de 6 à 12 ans, de 14 h 30 à 16 h, mercredi 3 juin, musée des Arts décoratifs et du Design.
Réservation : 05 56 10 14 00.

Expérimentation

Dans le cadre exceptionnel d'un atelier dédié à l'activité du mercredi, au cœur des expositions et dans la proximité des œuvres de la collection, les enfants font évoluer leur projet personnel. Véronique Laban, plasticienne, guide leurs pas et favorise leur implication inventive.

Atelier du mercredi, de 7 à 11 ans, les 3, 10, 17, 24 juin et le 2 juillet, de 14 h à 16 h 30, CAPC.
Inscription : 05 56 00 81 78/50.

Le Samouraï et le crabe géant

Au travers des collections de faïence de la manufacture Vieillard, viens suivre les aventures contées du grand Samouraï et du crabe géant.

Viens t'amuser au musée, de 6 à 12 ans, de 14 h 30 à 16 h, mercredi 10 juin, musée des Arts décoratifs et du Design.
Réservation : 05 56 10 14 00.

Voyage en Orient

Grâce aux pièces présentées dans l'exposition, découvre les décors des faïences inspirés par l'Asie. À l'atelier : crée ton propre décor imprimé, à l'image de ceux de la manufacture Jules-Vieillard.

Viens t'amuser au musée, de 6 à 12 ans, de 14 h 30 à 16 h, mercredi 17 juin, musée des Arts décoratifs et du Design.
Réservation : 05 56 10 14 00.

Modes et coiffures d'autrefois

À partir des tableaux et des sculptures du musée, observe les vêtements et les parures des personnages représentés. À l'atelier : réalise une couronne de fleurs.

Viens t'amuser au musée, de 6 à 12 ans, de 14 h 30 à 16 h, mercredi 24 mai, musée des Arts décoratifs et du Design.
Réservation : 05 56 10 14

CONCOURS

Jeunes talents



Du mercredi 10 au samedi 20 juin, dans le cadre de l'exposition « Bordeaux - Italie - Échanges et visions artistiques, XVII^e - XX^e siècles », le musée des Beaux-Arts organise un grand concours de dessin pour faire revivre l'esprit du Prix de Rome ! Un thème, deux heures, papier et crayon fournis. À la clef : des cours de dessin au musée et du matériel de loisirs créatifs. Le jury, composé de membres de l'équipe du musée ainsi que d'un artiste, se réunira au cours de l'été pour délibérer et désigner les grands gagnants.

Renseignements : www.musha-bordeaux.fr

EXPOSITIONS

Bambini

Dans le cadre de l'exposition « Bordeaux - Italie - Échanges et visions artistiques, XVII^e - XX^e siècles », le musée des Beaux-Arts propose une série de visites commentées, suivies d'un atelier thématique pour s'initier aux différentes pratiques artistiques : terre, peinture, pastel, origamis, collages...

« Bordeaux et l'Italie pour les enfants », de 3 à 14 ans, les 3, 10, 17 et 24 juin, à 15 h, galerie des Beaux-Arts.
Réservation : 05 56 01 51 00.

Visite junior

Chaque troisième dimanche du mois, le musée des Arts décoratifs et du Design propose une visite gratuite destinée aux juniors. Afin que toute la famille puisse profiter des expositions du musée, une visite commentée destinée aux adultes se déroule au même moment (gratuite, sur présentation du billet d'entrée).

Viens t'amuser au musée, de 6 à 12 ans, dimanche 21 juin, à 15 h, musée des Arts décoratifs et du Design.
Réservation : 05 56 10 14 00.



Donkey, Mario & Zelda

Jeux d'aventures, jeux de rôles, jeux de stratégie... En cinquante ans, le jeu vidéo a gagné toute

la société. Mais aujourd'hui que signifie jouer ? Qu'est-ce que le gameplay ? Comment fabrique-t-on un jeu ? Quels sont les codes culturels du jeu et des gamers ? Découvrez tout sur le jeu vidéo et emparez-vous de ce nouveau média ! « Jeux vidéo, l'expo » a pour vocation non seulement d'initier les « non-joueurs » au plaisir que procurent les jeux vidéo, mais aussi de proposer une expérience aux gamers avertis : autrement dit, une exhibition play !

« Jeux vidéo, l'expo », à partir de 8 ans, jusqu'au dimanche 6 septembre, Cap Sciences.
www.cap-sciences.net

SPECTACLES

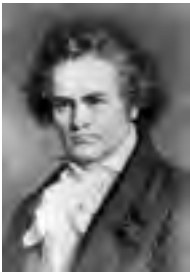


Émoi

BB est une performance musicale et dansée durant laquelle chaque enfant est invité à ouvrir sa curiosité, à créer son propre monde, au cours d'un temps très ludique aux côtés de quatre artistes. Danse et musique se répondent pour entrer en interaction avec les enfants présents, qui se révèlent être les guides de cette performance, sous les yeux des parents voyant leur bébé devenir un véritable « performer ». Attention, nombre de places limité !

BB, association Tutti/Les Fleurs de Bach, de 6 à 18 mois, mercredi 3 juin, 9 h 30, 10 h 45 et 15 h 30, Centre Simone-Signoret, Canéjan.

Freude, schöner Götterfunken



Vous tous, divas d'un soir, choristes assidus, ou vous qui pensez « chanter comme des casseroles », rejoignez Paul Daniel (directeur musical de l'ONBA), les musiciens de l'ONBA, le Chœur de l'Opéra et le chœur amateur Tutti ! pour partager le plaisir immense de chanter tous ensemble. Un seul mot d'ordre : la joie ! En hommage à Ludwig van Beethoven, qui a composé sa célèbre 9^e Symphonie à partir du poème de Friedrich von Schiller Ode à la joie, dont le quatrième mouvement, le Finale, devient en 1972 l'*Hymne européen*. Pour participer au concert dirigé, il suffit d'être présent à la répétition générale à 19 h 30.

Tutti ! Tous place de la Comédie, samedi 13 juin, 21 h.
www.opera-bordeaux.com

Western

Après l'*Hymne européen*, interprété place de la Comédie avec les chorales amateurs Tutti, le chœur d'enfants du Labo de la Voix s'associe au chœur des Jeunes du Conservatoire pour un concert vocal en deux parties : l'une dédiée à la pièce *Ambidextre*, composition inspirée du « roman avorté » *Pas Billy the Kid* de Julien d'Abrigeon, prenant pour toile de fond le mythe du célèbre hors-la-loi. Ce « western sonore » questionne l'histoire plutôt qu'il ne la raconte, abordant en creux des thèmes comme l'émancipation et la sortie de l'enfance. Les enfants du Labo de la Voix nous embarquent ensuite sur les pas de ce mystérieux personnage à travers des chants folkloriques d'Amérique et autres contrées...

Billy the Kid & chants traditionnels, à partir de 7 ans, samedi 20 juin, 15 h et 17 h, Auditorium, salle Dutilleux.
www.opera-bordeaux.com



Ghostbusters

Des chais au vignoble, en passant par les rives de la Dordogne, le collectif OS'O nous propose à travers cette visite de découvrir la véritable histoire de l'Insoumise. Dans ses pierres, une population de fantômes, de revenants, de spectres qui la hantent depuis des siècles. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ? De quoi sont-ils faits ? Jusqu'où iront-ils ? Mais surtout comment s'en débarrasser ? Le collectif propose à tous les volontaires téméraires de venir solidairement soutenir l'Insoumise et de gonfler les rangs des chasseurs de traditions passées et d'esprits folkloriques anciens.

L'Insoumise (à mort), collectif OS'O, dès 6 ans, jeudi 25 et vendredi 26 juin, 19 h ; samedi 27 juin, 11 h et 19 h, château l'Insoumise, Saint-André-de-Cubzac.
www.lechampdefoire.org



N/ËW
NOUVELLE
ECOLE
DU WEB /

MANAGER DE LA STRATEGIE ET DE LA POLITIQUE
COMMERCIALE / OPTION E_BUSINESS
RESPONSABLE DE PROJET MARKETING & COMMUNICATION
CONCEPTEUR WEB / OPTION CHEF DE PROJET
INTEGRATEUR DE MEDIAS INTERACTIFS
COMMUNICATION DIGITALE

PROGRAMME PARTENAIRE >
CFA CAMPUS FONDERIE DE L'IMAGE
IEF2I / GROUPESA / TALISFORMATION
ETABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT
SUPERIEUR PRIVES

NEW-WEBSCHOOL.COM

N/ËW
NOUVELLE
ECOLE DU WEB

LA FABRIQUE
BASSINS A FLOT
BORDEAUX

OUVERTURE
2015

ALLEES MARINES
BAYONNE

TR≡KU by
docks
DESIGN

